

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Nouvelles de Côte d'Ivoire

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MINIATURES

Nouvelles

de **CÔTE
D'IVOIRE**

Régina Yaou

Venance Konan

Muriel Diallo

Awaba

Tanella Boni

Henri N'Koumo

MAGNAN & CIE /// N.E.I.

Avant-propos

Bordant sur plus de cinq cents kilomètres l'océan Atlantique, la Côte d'Ivoire, anciennement Costa do Marfim, nom qui lui fut donné par les commerçants navigateurs en route vers l'Inde, et qui apparaît sur les vaisseaux portugais à la fin du xvii^e siècle, est aujourd'hui un des pays culturellement les plus importants de l'Afrique subsaharienne. Ici comme ailleurs sur le continent africain, la langue officielle de la Côte d'Ivoire est une langue européenne, le français, langue du colonisateur présent sur ce territoire pendant une période relativement courte (de 1893 à 1960), langue officielle et langue maternelle des vingt-six millions d'Ivoiriens. À côté du français, les autres langues – le sénoufo, le dioula, le baoulé et le bété, langues parlées, ainsi que le yacouba et l'agni – continuent d'exister et de véhiculer des cultures ancestrales. Certaines d'entre elles survivent avec les plus grandes difficultés, et les mouvements pour leur sauvegarde et leur protection restent une cause essentielle.

Historiquement, comme tous les autres pays du golfe de Guinée, la Côte d'Ivoire demeure profondément marquée par la traite négrière qui constitua, au xviii^e siècle, l'essentiel des « échanges » entre les populations côtières et les marchands européens. Si la traite y fut peut-être moins importante qu'au Bénin ou au Nigéria, la diminution de la natalité, les épidémies et les famines n'épargnèrent ni les sociétés lignagères, ni les empires ou royaumes établis sur le territoire. Cela dura ici jusqu'à la fin du xix^e siècle. Une tragédie qui hante et hantera longtemps encore la mémoire des Européens de l'Ouest.

La Côte d'Ivoire accéda à l'indépendance en 1960. Sous la houlette de Félix Houphouët-Boigny (1905-1993), s'ensuivirent des années de relative stabilité politique et économique. Passée la crise de 2010, où le pays se retrouva avec deux présidents (Laurent Gbagbo et Alassane Ouattara) tentant de s'imposer sur l'ensemble du territoire, elle suit le mouvement de cette Afrique « en chantier », marquée par son passé, tiraillée par ses liens avec l'Europe et l'Amérique et sa forte revendication identitaire. Mais cette Afrique est le continent de tous les possibles.

Culturellement, il est de plus en plus conscient de son immense apport à toutes les disciplines artistiques au xx^e et au xxi^e siècles (musique, beaux-arts,

littérature, danse, arts vivants), et dont l'inventaire n'a toujours pas été fait. Le pays d'Ahmadou Kourouma, l'auteur du *Soleil des Indépendances* (Le Seuil, 1968), est intrinsèquement une nation littéraire où la création des mots et de leur signification n'a pas cessé depuis plusieurs décennies, un pays qui écrit continuellement sa propre histoire. Plus que jamais, la littérature sert à susciter une conscience territoriale et culturelle. Les écrivains ivoiriens d'aujourd'hui, autant les hommes que les femmes, évoquent la vie quotidienne, ici, mais en train de s'imposer au monde. Les femmes, l'amour, l'éducation, les traditions, la politique, le pouvoir, l'histoire récente : tous ces thèmes traversent avec vigueur et humour la littérature ivoirienne.

Après le Mali, le Sénégal, le Cameroun et le Soudan, ce volume des « Nouvelles de Côte d'Ivoire » est le cinquième de la collection Miniatures dédié à un pays de cette Afrique continentale, dite noire. Six écrivains nous parlent avec force des ressorts du pays, à ce moment donné, dans cette nouvelle livraison.

Pierre Astier

LE SÉJOUR DU MORCEAU DE BOIS DANS L'EAU

par Régina Yaoux

La nuit déployait lentement son voile sombre sur la capitale économique tandis que, vu du firmament, le flot des voitures qui traversaient le pont Charles-de-Gaulle, collées les unes aux autres, feux allumés, semblait une armée de lucioles, œuvre d'une capricieuse nymphe marine en promenade dans la lagune Ébrié. En effet, depuis l'ouverture du canal de Vridi, qui avait marié de force la mer et la lagune, les deux eaux ne faisaient plus qu'une et l'on voyait même la lagune se payer vaguelettes et clapotis au moindre souffle de vent.

Abidjan et ses embouteillages monstres ! De nombreux automobilistes rongeaient leur frein, quand il ne s'agissait pas, plus prosaïquement, de leurs ongles, et tâchaient de continuer leur trajet à la vitesse de l'escargot. C'est d'ailleurs pour éviter cette torture que ceux qui le pouvaient avaient préféré s'établir dans les quartiers chics de Zone 4 ou de Biétry, route de l'aéroport. Cependant, Marcory, Treichville, et même Koumassi, quartiers moins prestigieux, avaient eux aussi remporté pas mal de suffrages lors de l'élection des quartiers de prédilection d'une population dont la courbe de croissance défiait toute logique...

Ankrey, dans le confort de sa BMW sport dernier modèle, écoutait sereinement *Forever in Love*, magistralement interprété par Kenny G., la star américaine du saxophone. Le morceau passait en boucle car le jeune homme ne s'en lassait jamais. De plus, *Forever in Love* avait la particularité de le détendre dès les premières notes.

Également englué dans l'embouteillage, il prenait son mal en patience, se disant qu'il n'y a pas de rose sans épines. En effet, ayant choisi de se soumettre aux règles ancestrales du peuple dont il était issu, il était prêt à en payer le prix. Et puis, qu'est-ce qu'un ou même des embouteillages face à la reconnaissance des siens, de son village ? Aucune commune mesure !

Qui l'eût cru ? Fils d'un célèbre médecin et d'une puéricultrice, Ankrey était né en France, y avait passé les dix premières années de sa vie et y était

retourné un peu plus tard pour préparer un D.E.S.S. en finances qu'il avait réussi sans coup férir, avant de passer une année à Wall Street, la Bourse new-yorkaise, pour s'imprégner du savoir-faire des jeunes loups de l'institution. À vingt-cinq ans, c'est-à-dire l'année précédente seulement, il avait commencé une carrière très prometteuse à la Banque mondiale, à Abidjan-Cocody. Rien ne prédisposait ce jeune homme, nourri aux mamelles de l'Occident, au respect de traditions dont il ne savait pas grand-chose, jusqu'au jour où...

Ce jour-là, son père lui avait demandé sur un ton grave de l'accompagner à Oussoh, leur village d'origine, à quelques kilomètres d'Abidjan. Pourquoi un tel sérieux ? Ce n'était pourtant pas la première fois qu'ils se rendaient au village ensemble. Un membre de la famille était-il mort ? Si tel était le cas, sa mère serait déjà en train de pleurer, ses sœurs aussi. Sans se poser davantage de questions, Ankrey s'était levé et avait suivi son père, qui lui avait annoncé au passage que le chauffeur les emmènerait. Il acquiesça sans montrer le moindre signe d'étonnement.

Assis à l'arrière de la Mercedes paternelle, Ankrey et son père avaient quitté la maison depuis environ une demi-heure quand celui-ci s'était tourné vers lui et lui avait pris la main. Il lui avait dit ceci : « Il est temps pour toi, mon fils, de faire un choix très important pour ta vie. Tu es en âge de subir ton initiation, rite qui te donne une place parmi les hommes de ton village. Cette initiation consacrerait ta maturité et ta majorité. Elle te rendra donc apte à diriger le village, à siéger dans ses différentes assemblées et à prendre part aux activités de sa communauté. Tu auras désormais voix au chapitre quand il sera question d'un problème sérieux concernant le village. Je suis moi-même passé par là. Et puis, ne l'oublie jamais : ton village, ce sont tes racines. » Sidéré, Ankrey n'avait dit mot. Ainsi, il n'avait pas encore sa place dans sa société d'origine !

Toujours avec la même gravité que précédemment, le père avait expliqué à son fils ce qu'était cette initiation. « Écoute-moi bien, car il faut que tu mémorises tout ce que je vais te dire. Tu sais, fiston, il existe chez notre peuple, les Eby, quatre générations. Selon l'ordre établi par nos ancêtres, elles sont : Gbatcha, Souéblé, Dognan et Gbodou. Au sein de chaque génération, on trouve quatre classes d'âge ou catégories qui sont : Houdjè, Gbado, Abang et Kroussoua. L'initiation consiste en plusieurs étapes. La toute première est divisée en trois temps. En raison des contraintes professionnelles de certains des futurs initiés, les séances auront lieu les fins de semaine. Tu vas devoir passer les nuits de vendredi et samedi là-bas, au village, pendant un moment. On t'en dira plus une fois sur place. Souviens-toi aussi du proverbe qui dit que, quelle que soit la durée du séjour d'un morceau de bois dans l'eau, il ne deviendra jamais un caïman. » Le jeune homme novice qu'il était encore n'avait eu que ces mots : « Bien, papa. Merci papa. »

Depuis cette conversation et la prise de contact avec les organisateurs de l'initiation, Ankrey avait reconsidéré sa position en tant qu'ivoirien

d'aujourd'hui.

Alors commença le long processus d'une année qui le ramenait chaque vendredi soir dans ce petit village au bord de la lagune, avec sa plage de sable blanc et ses rares cocotiers dont certains, courbés par l'âge, semblaient se mirer indéfiniment dans l'eau qui clapotait à leurs pieds. Processus qui, comme l'avait prévenu son père, allait se dérouler en plusieurs phases.

Temps 1 : recensement des jeunes issus du village, susceptibles d'être retenus pour l'initiation, filles et garçons âgés de vingt à vingt-cinq ans.

Temps 2 : arrêt, par la chefferie, de la liste de ceux que l'on estime à même de faire partie d'une classe d'âge ou catégorie, au cours d'une réunion sur la place publique du village.

Temps 3 : choix du lieu de l'initiation.

Une fois la liste des condisciples publiée, il avait pu faire la connaissance des uns et des autres. Il les connaissait déjà presque tous, de toute façon, ne serait-ce que de vue, car il venait souvent au village avec son père. C'est à partir de là qu'avait commencé l'initiation.

Un coup de klaxon interrompit le fil des pensées d'Ankrey ; il se demanda un peu énervé ce qui se passait dans la tête du conducteur derrière lui, puisqu'ils ne pouvaient avancer que d'un pas. Oui mais, dut-il reconnaître, en pareilles circonstances, même un centimètre, c'était toujours cela de gagné. Il avança donc d'un pas pour ne pas paraître discourtois.

L'initiation ! Un parcours pavé de découvertes et d'émotions sans nom ! Il savait que jamais il n'oublierait ce pan de sa vie. Et ce, d'autant plus qu'il ne devait en révéler les détails à qui que ce soit. Pas même à la belle Méliou, sa fiancée, celle qu'il avait su imposer aux oncles du village, qui lui proposaient une fille de leur lignée. Ses parents y étaient favorables, mais ils avaient accepté qu'il fasse son propre choix. Koussoh était un beau brin de fille, bien éduquée et instruite aussi, mais c'était Méliou, l'Ivoir-Capverdienne, qui faisait battre son cœur depuis qu'il l'avait rencontrée au comptoir d'une pharmacie où elle faisait ses premiers pas dans la profession...

L'initiation ! Avec quelle angoisse n'avait-il pas attendu la première phase de ces rituels ancestraux qui devaient se passer dans la petite portion de brousse entourant le village et que l'on avait pu, par miracle, préserver de l'avancée boulimique de l'urbanisation ! Et pourtant, c'était la partie la plus anodine du processus : apprendre à danser, cette danse guerrière qui commémorait les temps anciens tout en transmettant aux nouveaux venus la force physique et morale de ceux qui défendaient le village jadis. Et c'est dans cette première phase qu'intervenait un élément important : le choix du chef guerrier. En effet, en plus d'être un bon danseur, celui-ci devait répondre à d'autres critères : la taille, le caractère, le niveau d'études, le charisme, pour ne citer que ceux-là. Candidat idéal, selon les responsables, il fut choisi comme chef des guerriers deux ou trois mois après le début de l'initiation. Il n'en revenait pas ! Alors qu'il se sentait « trop occidentalisé » pour ce rôle, il

fut choisi presque à l'unanimité ! Une salve, jaillie d'un fusil de petit calibre, annonça immédiatement ce choix au village. Il n'en revenait toujours pas. Quelques mois plus tard, son second fut nommé.

La deuxième phase, celle de la formation, lui parut beaucoup plus facile. Et pourtant, c'était celle où l'on apprenait véritablement les pas et les gestes propres à la danse guerrière. Chaque geste ayant une signification particulière qui ne devait être divulguée sous aucun prétexte. Dispensée aux impétrants guerriers loin des regards profanes, toujours dans une absolue discrétion, par des formateurs, eux-mêmes guerriers, et le doyen de la génération. Aucune des filles de la classe d'âge n'était soumise à ces deux parties de l'initiation.

Puis vint la troisième partie du processus : l'initiation mystique ! Wow ! Les choses se corsaient, indubitablement. Certes, on lui avait cité les différentes étapes de l'initiation avant que tout commence. Mais en entendre parler et les vivre, c'était tout à fait différent, c'était le jour et la nuit ! Pendant cette phase, le chef guerrier devait soit renforcer son pouvoir mystique, soit l'acquérir. Si le chef guerrier est déjà doté d'un pouvoir de clairvoyance, il suffisait de le renforcer. Dans le cas contraire, celui d'Ankrey, il fallait le lui faire transmettre par un membre de sa famille. Ce fut un grand-oncle que l'on choisit. Ce dernier s'arma, pour ce faire, d'un œuf frais et d'une bonne litanie d'incantations. Une fois la transmission mystique achevée, on allait la tester jusqu'à ce que les pouvoirs soient manifestes. Pendant ce temps, les autres garçons de la classe d'âge continuaient d'apprendre les chants, mais aussi comment battre le tam-tam, jouer des castagnettes et souffler dans la corne...

Finalement, arrivé au village, où il gara sa voiture le plus discrètement possible, oubliant iPad, smartphone et Kenny G. pour quelques jours, Ankrey rejoignit à pied le camp des initiés, ainsi qu'il avait baptisé le lieu de rassemblement.

Il faisait carrément nuit à présent. Et cette nuit était toute spéciale. Elle précédait la sortie des jeunes initiés, devenus à présent de vaillants guerriers. Ankrey sentait tous ses sens en éveil. Il avait l'impression que rien ne lui échappait dans cette nuit noire troublée seulement par quelques insectes et la lueur d'un petit feu de bois. En effet, le village, qui s'était activé toute la journée pour préparer les festivités du lendemain, jour de sortie officielle des initiés, s'était à présent enroulé dans son pagne de silence ; comme pour ne pas déranger les hommes réunis quelque part dans cette brousse où ne pénètre pas qui veut.

À minuit précis, le signal fut donné : les initiés et leurs formateurs devaient se rendre au cimetière pour l'ultime étape du chemin vers l'accomplissement de leur destinée d'Eby. En file indienne, tous s'ébranlèrent en direction du cimetière éclairé par une lune cachée derrière un voile sombre de dentelle malgré l'heure.

Arrivé au milieu des tombes, chacun des jeunes initiés se galvanisa intérieurement : la peur ne doit absolument pas habiter le cœur d'un guerrier et c'est cela qui se passait maintenant. Même Ankrey semblait avoir tout à

coup reçu un cœur de lion car, malgré les terribles visions que lui donnaient ses nouveaux pouvoirs, il demeurerait imperturbable.

Le doyen de la génération s'avança et déposa des grelots artisanaux à même le sol sablonneux. Il prit un verre de gin et fit une libation. Pendant un court instant, tout le monde garda le silence. Puis le doyen reprit la parole et invita tous ceux que les mânes des ancêtres avaient désignés pour constituer le groupe d'éclaireurs à se saisir des grelots. Même avec son cœur de lion et la plus grande résolution du monde, Ankrey ne put résister à l'émotion face à ce qui venait de commencer : la saisie des grelots. Une sorte d'attraction mystique et absolument indescriptible s'empara de certaines personnes, les envoyant vers les grelots en titubant et poussant parfois des cris à vous glacer le sang. La première personne qui se saisit d'un grelot sortit du cimetière au pas de course et n'y revint plus jusqu'à ce que tous les autres grelots eussent trouvé preneur. Les autres participants sortirent alors du cimetière en chantant et dansant. Le jour pouvait venir maintenant pour célébrer la génération, les nouveaux guerriers étaient prêts.

Le village, débarrassé de toute ordure, de ses eaux usées et des trous dans la chaussée, respirait la propreté. Les tenues de grande cérémonie coupées dans les pagnes de prestige tels que le *kita*¹, le *tapa*², le *wax* hollandais, la dentelle importée d'Autriche, se faisaient une rude concurrence. Le pagne *wax* local n'était pas en reste, non plus.

Les sauces capiteuses, regorgeant de gros morceaux de poisson, de bœuf, de mouton ou de volaille, mijotaient dans d'immenses marmites en fonte et distillaient leurs parfums dans l'air, à la grande fierté des cuisinières. Certaines d'entre elles, chargées des mets d'accompagnement tels que l'*attièkè*³ teinté d'huile rouge, le *n'foufou*⁴ et le *foutou*⁵ de banane plantain, le riz au gras ou nature, s'appliquaient à remplir leur mission car c'est en pareilles circonstances qu'on reconnaît les véritables cordons-bleus.

Tandis que tous attendaient le clou de la fête, c'est-à-dire la danse des nouveaux initiés, leurs condisciples de sexe féminin, revêtues de leurs vêtements uniformes confectionnés spécialement pour ce jour de sortie officielle, parcouraient le village en se pavanant et en chantant. Elles devaient clore cette parade par une cérémonie de remise de cadeaux aux deux chefs guerriers, Ankrey et Gouède, son second.

Enfin l'après-midi ! *Ho ha ! Ho ha !* firent d'une voix forte ceux qui annonçaient l'événement. *Ho ha ! Ho ha !* Voici les nouveaux guerriers du village !

Ils avançaient, le torse enduit de kaolin, un pagne rouge sang ceint autour des reins, symbole de force et de puissance. Certains guerriers avaient le visage noirci au charbon, d'autres avaient le leur constellé de divers motifs de tatouage. Les tam-tams vrombissaient, les castagnettes s'entrechoquaient et les grelots s'agitaient d'eux-mêmes. Ils avançaient, les initiés, sabre ou machette au poing, exécutant à la perfection la danse guerrière telle que l'avaient pratiquée avant eux des générations et des générations. Ankrey

avançait tout en dansant. Sa grande taille, son visage aux traits réguliers et, surtout, la lueur mystique qui brillait dans son regard le distinguaient des autres, bien plus que son titre de chef guerrier. Il vit son père se lever de son siège et applaudir. À cet instant précis, il sentit qu'il n'était plus seulement ce *golden boy* de la finance courtisé par de nombreuses sociétés, mais un membre à part entière de sa communauté, un véritable natif de ce village lagunaire. Il savait à présent d'où il venait...

Quelques jours plus tard, retour aux réalités professionnelles et aux vols internationaux. Presque sans transition. Assis à la terrasse d'un café sur les Champs-Élysées, Ankrey ne pouvait s'empêcher de penser aux cérémonies qui avaient eu lieu à Abidjan, celle de sa sortie d'initié, de chef guerrier. Une voix mélodieuse le tira de sa rêverie.

— Puis-je m'asseoir à votre table ? demanda-t-elle.

— Faites, je vous en prie, répondit-il avec un petit sourire.

Une belle jeune femme, en tailleur, prit place en face de lui en souriant. Malgré lui, il ouvrit de grands yeux devant cette inconnue au sourire insistant. Un étonnant dialogue s'établit entre eux :

— Vous êtes bien Ankrey Bomio, le jeune cadre plein d'avenir qui n'hésite pas à devenir le chef guerrier d'une fête de génération ?

— Oui, répondit-il en riant. Et vous, qui êtes-vous ?

— Mameciss, journaliste à *Life Style*.

— *Life Style*, le magazine people ?

— Oui, monsieur. Je suis en vacances ici, je faisais les vitrines lorsque je vous ai vu passer. Je vous avais remarqué lors du reportage de la RTI⁶ sur cette fête de génération.

— Alors, vous voulez en profiter pour m'interviewer et assurer votre scoop du mois, c'est cela ?

— Non, monsieur. Je voulais juste satisfaire ma curiosité en vous posant une seule question : pourquoi vous être soumis à cette cérémonie à laquelle on a du mal à vous associer ? Votre *background* ne vous y prédispose pas du tout. En tout cas, d'après les informations en ma possession.

— Pour être bref, je vous dirai simplement ceci : comme beaucoup d'Ivoiriens, j'ai compris une chose. Je suis un enfant adoptif de l'Occident, qui m'a beaucoup donné, et je lui en serai éternellement reconnaissant. Mais, si je suis né ici, je ne suis pas d'ici. Mes racines sont là-bas, enfoncées au plus profond de cette terre d'Ivoire. Quoi que je fasse, je ne serai jamais un homme blanc, mais toujours un Noir, un Africain, qui doit vivre aussi avec les réalités de chez lui. Car, comme le dit si bien un proverbe de chez nous, peu importe la durée du séjour d'un morceau de bois dans l'eau, il ne deviendra jamais un caïman !

SARKO, ROBERT ET NOTRE PRÉSIDENT BIEN-AIMÉ

par Venance Konan

Robert revint de la ville rayonnant comme un Malinké qui aurait découvert durant sa nuit de noces que sa femme était vraiment vierge. Le député l'avait mandé de toute urgence en ville, la veille, pour une affaire de la plus grande importance. Il nous trouva dans le bar du village où nous passions le plus clair de notre temps, s'assit, commanda une bière pour lui et un casier pour nous. Il ouvrit sa bière en prenant tout son temps, se servit et but lentement une gorgée, avec un sourire mystérieux sur le visage. À voir sa mine, nous savions qu'il avait des bonnes nouvelles à nous donner. Et nous étions suspendus à ses lèvres.

Robert était le président des jeunes, de notre équipe de football, et le responsable du parti au pouvoir dans notre canton, qui comptait quatre villages. C'étaient les postes les plus importants, même avant celui de chef de canton. Ce dernier était chargé de régler les affaires coutumières, tandis que le président des jeunes et responsable du parti au pouvoir était l'interlocuteur direct des autorités administratives et politiques qu'étaient le sous-préfet et le député. C'était lui qui était chargé de mobiliser les jeunes pour les faire participer aux activités de développement du canton, telles que les motions et les marches de soutien au chef de l'État, l'organisation des visites du sous-préfet et du député et, surtout, de leur trouver des jeunes filles, aux seins encore fermes et aux fesses pas encore trop ramollies par nos nombreux attouchements, pour passer la nuit avec eux.

Robert avait plus de cinquante ans lorsqu'il fut élu président des jeunes de notre village, puis de notre canton, et ensuite de notre équipe de football. Il était un bel homme, excellent danseur et plaisait aux femmes. Il avait travaillé en ville, il y a de cela très longtemps, avait eu des problèmes qui l'avaient conduit en prison, problèmes qui, selon lui, avaient été provoqués par des sorciers du village qui ne voulaient pas qu'il réussisse et, depuis lors, il vivait au village avec sa femme et ses plus jeunes fils. Il était très généreux et offrait toujours à boire à ses amis, ce que nous étions, chaque fois qu'il avait de

l'argent. Il connaissait tous les bons plans pour soutirer de l'argent aux autorités politiques et aux cadres de notre région. Et chaque fois qu'il revenait d'une rencontre avec le député, ce dernier lui donnait de l'argent qu'il dépensait presque intégralement dans le bar de notre village.

Le député avait d'abord été l'homme à tout faire de l'ancien député, celui de l'ex-parti au pouvoir. C'est ce dernier qui avait expliqué à Robert qu'il avait commencé la politique en devenant président des jeunes de son village, puis, plus tard, député. Il était, disait-il, en position d'être ministre lorsqu'il y eut un coup d'État. Après les élections qui suivirent ce coup d'État, il y eut un nouveau président dont la mère était originaire de notre région, et un nouveau député. Sur les conseils de Robert, nous adhérâmes tous à ce nouveau parti et Robert devint l'homme à tout faire du nouveau député, qui le nomma responsable du parti dans tout le canton. Robert, qui était très populaire, fut élu président des jeunes du canton et de notre équipe de football. Le député expliqua à Robert qu'il était lui aussi en position d'être membre du gouvernement, depuis qu'il avait lu la motion de soutien de notre région à notre président bien-aimé. Robert, qui disait qu'il était un intellectuel parce qu'il avait fait la classe de quatrième, alors que nous autres avions arrêté nos études à l'école primaire, estimait qu'il pouvait lui aussi aspirer aux plus hautes fonctions dans notre pays. Chaque mercredi matin, nous accompagnions Robert à la sous-préfecture où il allait lire une motion de soutien aux grandioses actions du chef de l'État. Le sous-préfet lui disait tous les jours qu'il n'avait pas besoin de lire une motion chaque mercredi, mais Robert lui répondait que notre amour pour notre chef bien-aimé était pareil à celui que les Blancs ont pour leurs femmes : « Il leur faut toujours dire à leurs femmes qu'ils les aiment, sinon elles croient qu'ils ne les aiment plus. Nous aussi, nous faisons pareil pour celui que nous aimons et qui est notre président bien-aimé. »

Robert vida entièrement son verre de bière avant de nous donner la grande nouvelle qu'il gardait dans sa gorge.

— Eh bien, mes frères, le président de la France va nous rendre visite.

Nous nous levâmes tous en nous exclamant en chœur :

— Dans notre village ?

— Calmez-vous, calmez-vous ! nous dit Robert. Il vient à la capitale rendre visite à notre frère, notre président bien-aimé. Vous vous rendez compte ? Le président de la France est son ami et, comme il sait que notre président bien-aimé est un grand sage de l'Afrique, il est venu lui demander des conseils. Vous savez que dans son pays, ça ne va pas du tout en ce moment. Il lui faut les conseils sages d'un homme aussi avisé que notre président bien-aimé.

Nous ne voyions pas bien en quoi cette visite nous concernait et pourquoi Robert en était si heureux.

— Vous ne comprenez vraiment rien en politique, s'énerva Robert. Nous sommes de la région du président. Donc, son hôte est le nôtre. Il faut que nous nous mobilisions pour le recevoir dignement, afin qu'il sache que nous

sommes un peuple accueillant et, surtout, que nous aimons et soutenons notre président bien-aimé. Nous irons donc tous à la capitale pour l'accueillir. Le député y tient beaucoup. Il compte sur notre mobilisation pour accélérer son entrée au gouvernement.

Nous comprenions à présent. Et nous nous mîmes à danser de joie. Chaque fois que nous allions à la capitale pour soutenir notre président bien-aimé, on nous donnait à chacun une baguette de pain, une boîte de sardines, une bouteille de limonade et, à notre retour, Robert, notre chef, nous offrait un peu d'argent et de quoi boire pendant au moins une semaine. Cette fois-ci, nous verrions le président de la France, nous le toucherions, lui parlerions, et il nous parlerait. Nous étions aux anges.

— Il faut que nous organisions notre voyage à la capitale très sérieusement, nous dit Robert. Laissez-moi réfléchir et, demain, je vous dirai ce qu'il faut faire.

Nous terminâmes le casier de bières que Robert nous avait offert, pendant que chacun de nous se voyait déjà posant avec le président de la France, lui serrant la main, prenant une photo avec lui.

Robert avait organisé une grande réunion au cours de laquelle nous avions réglé tous les détails de notre voyage à la capitale. Toutes les danses traditionnelles de notre région devaient y aller. Il y avait la danse des échassiers, celle des hommes panthères, celle des masques, qui ne sort que dans les très grandes occasions, celle des vierges (nous ne pûmes en trouver que chez les fillettes de dix et onze ans) et celle des femmes ménopausées.

Un soir, les Catapilas de notre région vinrent voir Robert pour lui dire qu'ils tenaient à aller avec nous à la capitale avec une de leurs danses, parce que, disaient-ils, le président français était en quelque sorte leur parent et ils tenaient à l'accueillir aussi.

Les Catapilas étaient des gens venus d'un pays voisin très sec, où, selon eux, il fallait marcher sur de longues distances avant de rencontrer un arbre, et qui s'étaient établis chez nous. C'étaient eux qui travaillaient dans nos forêts. On les avait surnommés « Catapilas », déformation du mot Caterpillar, parce qu'ils travaillaient aussi dur que ces engins. Robert fut le premier à faire venir un Catapila dans notre village. Il lui céda une partie de la forêt dont il avait hérité de ses parents. Par la suite, le premier Catapila fit venir ses frères et Robert leur céda d'autres portions de sa forêt. Tout le monde dans le village, puis dans toute la région, leur céda des bouts de forêt et ils devinrent plus nombreux que nous dans notre propre région. Finalement, il ne nous resta plus que les bas-fonds proches du village où nos femmes cultivaient le riz que nous mangions tous les jours.

Nous avions tenté à plusieurs reprises de chasser les Catapilas de chez nous, mais, à chaque fois, nous nous étions retrouvés sans rien à manger ni à boire et sans même pouvoir sortir de nos villages. Parce que c'étaient eux qui pratiquaient l'agriculture, tenaient tous les magasins et étaient propriétaires de

tous les véhicules de transport. Et, surtout, c'étaient eux qui nous prêtaient toujours de l'argent que nous ne leur remboursions jamais, puisque, après tout, nous étions les vrais propriétaires terriens des forêts qu'ils cultivaient. Nous avons fini par comprendre que nous ne pouvions plus vivre sans eux, même si nous étions furieux de voir que ces gens qui étaient arrivés chez nous maigres comme des vélos étaient devenus plus prospères que nous et couchaient avec les plus belles femmes de chez nous. À vrai dire, nous vivions largement sur le dos des Catapilas – et ce n'était que justice.

Ils nous expliquèrent donc qu'ils avaient appris que le père du président de la France n'était pas originaire de ce pays mais était venu d'un pays pauvre de chez les Blancs, qui devait sans doute être aussi sec que le leur, et que, de ce fait, le chef des Français pouvait être considéré comme le fils d'un Catapila de chez les Blancs. Ils trouvaient donc normal que, eux, Catapilas de chez nous, puissent aller accueillir le président français qui était un peu comme leur cousin. Nous nous y opposâmes parce que, comme nous l'expliqua Robert, s'ils rencontraient aussi le président de la France, cela pourrait leur donner des idées, surtout que nous savions que l'un d'eux voulait diriger notre pays. Nous leur expliquâmes que c'était une affaire de famille entre notre président bien-aimé, le président français et nous, et qu'ils pourraient aller présenter leur danse chez eux, dans leur pays sec, quand le président français s'y rendrait. Si jamais il acceptait de se rendre un jour dans un pays aussi sec et aussi pauvre que le leur. Ils insistèrent au motif que, depuis qu'ils étaient installés chez nous, nous étions devenus des frères et que le président français était notre hôte à tous, mais nous restâmes fermes. Nous, et nous seuls, devions aller recevoir le président français, hôte de notre président à nous.

Nous avons rédigé deux motions de soutien, l'une aux actions de notre président bien-aimé, qui avait fait de notre pays un État révolutionnaire, incontournable sur la scène internationale et qui s'avavançait gaillardement vers le socialisme, c'est-à-dire un régime où tout le monde aurait à boire et à manger sans travailler, et l'autre au chef de l'État français pour son amitié inoxydable avec notre président bien-aimé. Nous avons aussi rédigé un cahier de doléances. Robert, qui voulait que notre village soit moderne, avait proposé que nous demandions au chef des Français de bitumer la route qui conduit à notre village, d'amener l'électricité et l'eau courante, et de nous offrir deux latrines, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Norbert, qui commentait tous les matchs de notre région dans un mégaphone, voulait être le correspondant de la radio française que tout le monde écoutait, la « Erfi » comme on l'appelait. Norbert avait arrêté ses études en CM2, mais il était un excellent commentateur et aucun match ne pouvait se jouer sans lui. Platini, un jeune de notre village, qui était un excellent footballeur et qui avait la particularité de jouer les pieds nus, parce que ses orteils en éventail n'avaient jamais réussi à entrer dans une chaussure, voulait aller jouer au Paris Saint-Germain et comptait sur le président français pour l'y faire recruter. Et Anastasie, la mère de l'un des onze enfants de Robert, voulait un visa pour

aller vivre en France. Sa sœur, qui travaillait comme nounou dans une famille française, venait tous les deux ans au pays et portait de belles robes et des perruques blondes. Elle avait assuré Anastasie qu'elle pourrait elle aussi trouver un travail de nounou ou de femme de ménage et vivrait beaucoup mieux qu'au village parce que, de toutes les façons, quiconque vivait en France vivait mieux que n'importe qui au village.

Nous allâmes à la capitale le dimanche soir à bord de trois gros cars que le député avait loués. Seuls les vieillards, les malades et les enfants n'étaient pas du voyage. Anastasie, qui voulait un visa pour la France, avait mis des bigoudis dans ses cheveux pour aller rencontrer le président français parce qu'on lui avait dit que les femmes blanches en mettaient dans les grandes occasions.

Le président français devait arriver chez nous le lundi matin. Et le député voulait que nous voyagions le soir pour économiser les frais de logement. Nous devons revenir au village aussitôt après l'accueil. On nous avait dit que le président français devait seulement passer une demi-journée chez nous parce que des chefs d'État des plus grands pays du monde l'attendaient chez lui. Mais, comme il était l'ami de notre président bien-aimé, il avait tenu à venir s'entretenir avec lui pour bénéficier de ses sages conseils avant de rencontrer les autres chefs d'État. Nous étions certains que nous aurions le temps de lui présenter nos danses, nos motions de soutien et surtout nos doléances.

À la capitale, nous allâmes tout droit à l'aéroport. Nous y arrivâmes juste au moment où l'avion du président français atterrissait. Pour la plupart d'entre nous, c'était la première fois que nous voyions un avion. Nous descendîmes de nos cars avec nos banderoles, qui souhaitaient la bienvenue au président des Français et lui proclamaient tout notre amour. Mais des policiers, postés à l'entrée du salon d'honneur de l'aéroport, nous dirent que nous ne pouvions pas y accéder. Robert faillit s'étrangler.

— Vous savez qui nous sommes ? hurlait-il. Nous sommes les parents du président de la République, celui qui paie vos salaires. Ôtez-vous de là, nous sommes attendus.

Mais les policiers ne voulaient rien savoir. Après d'interminables minutes de discussion, nous vîmes un hélicoptère s'élever dans les airs.

— Voici le président et son hôte qui s'en vont là-haut, nous dit l'un des policiers. Si vous tenez à les voir, allez à la présidence.

Nous sautâmes dans nos cars pour aller au palais de la présidence, mais il fallut attendre Anastasie qui était allée faire pipi de l'autre côté de la route. Et puis, il y eut tous les embouteillages. Lorsque nous arrivâmes à la présidence, plus d'une heure plus tard, l'hélicoptère était à nouveau dans les airs. Et l'on nous dit que le président français s'en allait déjà. Notre seule chance de le rencontrer était de repartir à l'aéroport. Ce que nous fîmes. Mais lorsque nous y parvînmes, son avion était déjà dans les airs, suivi de celui de notre président bien-aimé qui, nous dit-on, avait tenu à accompagner le président

français jusque dans le pays voisin que celui-ci devait aussi visiter avant de rentrer chez lui. Chez nous, lorsque l'on reçoit un hôte important, on le raccompagne jusque chez lui pour être sûr que rien ne lui est arrivé sur le chemin du retour. Et nous restâmes avec nos banderoles, nos motions, nos doléances, nos danses et nos chansons sur les bras, dépités comme un Malinké qui aurait découvert durant sa nuit de noces que sa femme n'était pas vierge.

— Il n'est vraiment pas sérieux, ce président français ! murmura Robert, lorsque les deux avions disparurent dans les nuages.

Le député avait disparu et nous ne savions pas qui allait nous donner à manger et à boire, et nous loger.

MADAME ROSE OU LA VRAIE VIE

par Muriel Diallo

Il est des désirs si fous que nulle existence ne peut retenir. Avancer coûte que coûte jusqu'à ce qu'elle en voit le bout, c'était ce qui maintenait Madame Rose en vie. Sauf qu'en cours de route, il semblait qu'elle avait perdu la tête :

« Maman dit que l'argent ne tombe pas du ciel et qu'il n'est jamais très loin d'une jolie fille comme moi. Je n'aurai pas de mal à séduire un connard riche comme Crésus qui lui construira la maison de ses rêves pour lui permettre d'y couler de vieux jours heureux loin de sa misérable existence. C'est pour ça que je suis née. C'est pour ça qu'elle se crève la santé et que je n'ai plus l'air d'une sauvagette... », répétait-elle sans cesse du bout des lèvres, comme si chaque mot pesé, pensé, pouvait l'écorcher encore cinquante ans après.

Tous les jours, de son balcon orné de roses, elle attendait patiemment l'arrivée de ses trois domestiques à cause du journal du matin. S'imaginant déjà étendue sur son transat à l'ombre de la tonnelle, sirotant des jus débordant de glaçons et lisant tranquillement ses journaux pour être au parfum de ce-qui-se-dit, de ce-qui-s'entend et de ce-qui-se-répand, Madame Rose était sûre que, de là où elle était, elle serait témoin d'un nouvel enterrement. Du bruit ! Les pleurs, les cris de douleurs pouvaient tout aussi bien être des rires, plus rien ne l'émouvait désormais. Elle garda le regard lointain et vide, se contentant de sourire un peu, avant de se replonger impassible dans la rubrique « Économie » d'un vieux journal pour consulter les fluctuations de la bourse de Wall Street. Même si elle n'avait plus d'argent à confier aux banquiers, elle n'en restait pas moins férue des cours mondiaux de la monnaie. Madame Rose leva la tête pour scruter l'horizon : ne fût-ce qu'une minute, ne fût-ce qu'une seconde, elle serait bien retournée à ses trente ans ! Avant d'être fortunée, riche comme ne pourra jamais le prétendre un préfet du coin, même pourri. Alors que tous fuyaient la guerre qui avait éclaté un beau jour en plein centre-ville, elle avait débarqué au milieu des ruines encore fumantes. Habillée de blanc et couverte d'un voile bleu en permanence, sans craindre les cendres et les vies parties en fumée. Elle était rentrée, disait-elle, définitivement, pour être plus proche de ce qui lui restait de famille. Il fallait

qu'elle leur construise la résidence de leurs rêves, toute blanche, propre comme un sou neuf, pour qu'ils soient enfin heureux. Elle n'avait pas pu honorer sa promesse plus tôt car, de l'argent, elle n'en avait jamais eu auparavant. Personne ne savait comment elle s'était enrichie depuis. La rumeur parlait d'argent maudit et de bien mal acquis ! Allez savoir. De toutes les façons, la réalité ne la passionnait plus depuis que sa vie était devenue un vaste marché de dupes. Encore heureux que les bénéfices d'une vie parisienne, même faite d'artifices et d'aventures sans lendemain, lui aient parfois permis de payer ses dettes.

Au début, les gens d'ici, amoureux de la fortune de leur fille prodigue, l'encouragèrent vivement dans son projet de vie... Les autorités lui remirent même une médaille, l'on ne sait plus pourquoi ! Mais tous déchantèrent par la suite en s'apercevant que la fille n'était ni sotte, ni aveugle, et qu'en plus, elle avait du mal à sortir ses sous. Aussi, à peine les premières pierres furent-elles posées que l'on commença à jaser dans son dos...

Il y a longtemps que Madame Rose n'était plus faite pour les épanchements de ce genre ; elle descendit lentement les escaliers pour ouvrir la porte, puis le portail.

La veille, elle avait aperçu des agents municipaux creuser une nouvelle tombe. Pas loin, à moins de deux mètres de son portail. Il y aurait encore du mouvement ce matin, comme tous les matins depuis la fin de la guerre. Ils tombaient tous comme des mouches en ville, désespérés de ne plus avoir de devenir. Mais que faisaient donc ces domestiques ? Ils devraient être là depuis cinq minutes. Le soleil était bien haut et la chaleur déjà étouffante ! Et il y avait fort à faire : de nouveaux rosiers à mettre en terre, arroser les plantes, nettoyer à la brosse à dents les jointures jaunies des carreaux, laver le linge, repasser celui de la veille, commander une nouvelle tondeuse, l'ancienne étant morte... Madame Rose avait envie d'une blanquette de veau. Les *gombos* et autres plats d'Afrique ? Très peu pour elle. Il faudrait aussi qu'elle pense à proposer à sa mère une petite sortie entre filles.

* * *

Sept heures ! Depuis deux longues années et ce, tous les matins à la même heure, le taxi de Jo déposait ses plus fidèles clients devant le portail de la maison de Madame Rose. Sauf que cette fois-ci, de très mauvaise humeur, Jo se montra réticent à terminer sa course. En plein milieu du chemin, il freina brusquement et, d'une voix sèche, ordonna à ses passagers de descendre de son taxi :

— Désolé pour les deux derniers kilomètres à pied à faire en plus, mais vraiment, je ne peux pas... Je ne peux pas. Plus rien ne se passe normalement dans ma vie depuis que je vous rends ce service. Pourquoi ? Pourquoi ! Eh bien parce que mon cousin me l'a demandé et que, par ici, l'on ne refuse rien à son parent, même lointain. Allez, descendez ! Je n'ai pas que ça à faire...

— Ici ? Mais il n'y a pas âme qui vive ! Il n'est stipulé nulle part dans le contrat la prise de ce genre de décision sur un coup de tête.

— Un contrat ? Pas de papier signé, pas de contrat ! Allez... Rendez-vous ici même à 18 heures pour le retour. Soyez à l'heure car je n'aime pas attendre. La nuit tombe vite par ici et ce lieu me donne la chair de poule. Tu as parfaitement raison, il n'y a pas âme qui vive là, à part des fous comme vous. Une minute de retard et vous rentrerez à pied en ville. Allez, bonne journée quand même ! ajouta-t-il, saisi d'une angoisse indescriptible, avant de faire demi-tour et de filer vers la ville comme s'il avait le diable à ses trousses.

Jetés ainsi sur le bord de la route comme des malpropres, les domestiques de Madame Rose, désarmés par ce brusque changement de personnalité, fixèrent impuissants le nuage de poussière et l'ombre de la voiture qui disparut au loin. Tout à l'heure, en montant à bord, jurons et regards noirs avaient aussitôt plombé l'atmosphère.

— Qu'arrive-t-il à notre Jo ? s'étonna Séraphin, le jardinier-majordome et le plus ancien des domestiques.

Rien n'avait pu distraire Jo le chauffeur de sa mauvaise humeur, lui qui d'habitude riait de tout et de rien.

— C'est vrai que cet endroit sent la mort, chuchota l'un des marcheurs.

Il ne leur restait plus qu'à rassembler leurs forces, pour cheminer ensemble avec courage sur cette route peu sûre, et Dieu sait qu'ils n'étaient pas en avance. Perdus dans leurs pensées, ils avaient peur de perdre leur unique allié. Si Jo refusait de les conduire désormais, personne d'autre ne le ferait ! Embauchés par Madame Rose pour nettoyer, jardiner et cuisiner, il leur avait fallu mettre de côté leur amour-propre, leur bon sens et la réputation de leurs familles respectives. La guerre leur avait volé l'insouciance de leur existence, leurs amis et l'innocence de leurs enfants. Madame, elle, payait grassement ses gens. Pour des personnes qui n'avaient jamais fait d'études, le salaire d'un caissier était une manne inespérée en cette période de disette. Voilà pourquoi ils avalaient, au risque de s'étouffer, les regrets et les remords. Et cela suffisait à calmer un instant la honte qui les étreignait lorsque, marchant dans la rue, on les pointait du doigt en disant : « Ces gens travaillent pour la Rose. » Les passants pointaient aussi le nœud du problème : la maison de la Rose. Une maison recouverte de ces milliers de carreaux blancs et bleus qu'on ne retrouvait que dans les salles de bain, construite au beau milieu du vaste cimetière municipal avec la bénédiction de quelques autorités de la ville.

Les domestiques parcouraient, la peur au ventre, le dernier tronçon pour se rendre à leur lieu de travail. Étonnant leurs proches qui se souciaient pour eux, et ne voulant pas en rajouter, ils se taisaient sciemment sur leur emploi du temps et sur la vie dans la maison de la Rose. Très régulièrement, plus par instinct qu'autre chose, ils levaient la tête vers le ciel pour s'assurer que le soleil qui les accompagnait restait lumineux et qu'une éclipse ne viendrait pas l'éteindre. Leur hantise était de se retrouver coincés en ces lieux en pleine nuit. Dans la journée, le reflet des arbres tremblait sous le soleil, tant ceux-ci

avaient l'habitude de se nourrir de pénombre.

Malheureusement, rien n'échappait au silence implacable. Ni leurs chuchotements, ni les claquements de leurs sandales. Pour garder leurs chaussures propres et vernies, ils les avaient troquées, le temps de la marche, contre des « tapettes » bon marché. Les chaussures de ville étaient à l'abri dans un sac en plastique ; ils se rechausseraient avant de pousser le portail de la villa. Madame n'aimait pas les souliers sales et poussiéreux. Et avant même d'arriver à bon port, ils pensaient déjà au retour. Pour l'instant, ils avaient encore beaucoup de marche devant eux ; Madame aimait la ponctualité et se séparait sans remords de ceux qui traînaient trop les pieds. Malgré leur marche rapide, se tenant serrés pour être plus forts et plus courageux, retenant leur respiration pour ne pas réveiller les morts-vivants qui chercheraient à se venger de leur fin brutale, les deux hommes et la femme avançaient trop lentement.

Pour trouver le sommeil, ils avaient établi un code : éviter de se côtoyer hors de la Maison pour ne pas parler boulot en dehors des heures de service ; veiller les uns sur les autres à l'intérieur de la Maison de la Rose. Ils pouvaient au moins compter les uns sur les autres, du moins le croyaient-ils !

— Nous ne sommes plus loin. Voici les premières tombes. Depuis que les oiseaux ont fui ces carcasses d'arbres à cause des bruits d'armes, j'ai la désagréable sensation d'être un survivant. Brrrr..., chuchota Tatïe Jeanne, la seule femme du groupe.

Les trois employés marchaient en cadence, têtes baissées à présent, les yeux rivés sur la terre rouge de leurs ancêtres qui salissait leurs pieds. Il allait falloir essuyer tout ça consciencieusement avant que les yeux du « Patron » ne tombent dessus. Pas fous, mais légèrement fêlés sans doute, pour avoir accepté de travailler dans cette maison-là. Que faire alors ? Ces dix années d'affrontements et d'incertitudes avaient provoqué un chômage grandissant.

Sur les derniers mètres qui les séparaient de la Maison, les masques tombèrent.

Comme un rituel, Séraphin fut soudain pris d'une crise de tremblement. Il s'arrêta pour vérifier que ses amulettes attachées à ses bras et à ses reins tenaient bon, soigneusement dissimulées sous ses vêtements de majordome anglais. Le pantalon, un peu trop court pour ce grand gaillard tout en muscles et en frayeurs, était fourni par Madame elle-même, Patron comme tous l'appellent ici. « Patron » ! Par cette chaleur moite, ce n'était pas l'habit qui convenait, mais c'était comme ça et rien d'autre. Madame Rose en avait décidé ainsi en souvenir de ses années passées. Elle veillait tout particulièrement à ce que ses employés soient sur leur trente-et-un lorsqu'ils commençaient le service. Malgré ses protections occultes, Séraphin n'arrivait pas à se calmer, ce qui agaça les autres. Il était persuadé qu'à partir de là, il n'était plus à l'abri de phénomènes étranges, de créatures effrayantes ou séduisantes. Et, au moindre bruit sec de branches mortes, il serrait son crucifix et sa main de Fatma accrochés à son cou.

Peter (prononcer Pita) le fusilla du regard. « Chien va, comment peut-on laisser paraître ses émotions ainsi, il n'a pas de couilles celui-là ! Je lui aurais bien appris à être un homme, moi ! », pensait le laveur de carreaux grognon. Chétif, Peter se servait de son apparence pour rouler les gens dans la farine. On le croyait malingre et faible car il savait bien cacher son jeu. Mais son esprit restait vif. Très jeune, il s'était fait enrôler dans un groupe de mercenaires. C'était de ce temps pas si lointain qu'il gardait fièrement sur son avant-bras le tatouage de « S'en-fout-la-mort ». Souvenir des balles qui sifflaient sans le toucher et des corps à corps entre fous de guerre pour s'arracher et pour garder quelques butins improbables. « Pffffff, mais ça, c'est du passé ! » aimait-il rassurer, les yeux pourtant nostalgiques. La guerre qui le nourrissait était terminée, et il en avait assez d'offrir ses services par monts et par vaux. Contrairement aux autres rebelles, il était ambitieux et rêvait de monter sa propre affaire.

Aujourd'hui, une seule chose le tenait en haleine : le butin de Madame Rose. Son acharnement à frotter et à nettoyer les grandes vitres de la demeure avait fini par payer. Alors qu'il peinait perché sur un escabeau, il surprit, par une fenêtre, la patronne en train d'ouvrir une à une ses nombreuses malles parisiennes. « Ah, se dit-il émerveillé, Paris, ville de mon cœur, sa tour Eiffel et son quartier de toutes les jouissances, Barbès... Un jour, moi aussi, j'irai là-bas faire fortune. »

Ces petits yeux de renard n'avaient pas tout de suite perçu l'éclat des billets verts bleus, des euros flambant neufs, des CFA ; il faillit tomber de son perchoir, choqué par tant de richesse. Jamais il n'avait vu autant d'argent. Il avait été coupeur de routes et de têtes, cambrioleur, mais ses victimes restaient des gens pauvres et le butin égal à leurs poches trouées, des misères, des vieilleries, quelques sous à peine suffisants pour tenir deux jours. Là, la situation était tout autre, le paradis se roulait à ses pieds, comme un gentil toutou. Madame Rose payait ses employés comptant, pas de virement perte de temps, pas de chèque. Ils s'alignaient tous le 30 du mois, comme de sages écoliers attendant leur récompense.

On dit souvent qu'un voleur reste un voleur tant qu'il n'a pas de raison d'arrêter, et Peter ne pensait pas s'arrêter en si bon chemin. Ce jour-là, il était inquiet. Tout lui recommandait la fuite, mais il n'était pas homme à se défiler devant un obstacle. Le tout-cuit n'avait jamais été une tradition chez lui. Il tenait enfin l'affaire de sa vie. La bonne affaire. N'étant ni dupe, ni bête, ni docile, il attendait la bonne heure pour passer à l'acte. Mais si cette heure ne venait pas, il s'en irait explorer d'autres horizons sans rancune. Peter ne connaissait pas la peine, ni la pitié ; il avait toujours vécu comme on le lui avait appris, dans le maquis, tel un animal sauvage.

Les autres le regardaient se tordre les mains, surpris. « C'est la peur qui fait ça, nous sommes toujours sous pression lorsque nous marchons sur ce chemin ; ce n'est pas une vie pour un pauvre enfant, si jeune. Que fait-il ici avec nous à se soumettre à Madame Rose ? Un jour, tout ça finira mal, je le

sens, on ne finira pas bien du tout, nos âmes sont déjà damnées ! », se désola Tatïe Jeanne.

Après plusieurs soupirs, Peter se promit d'être au mieux de sa forme aujourd'hui. Il allait frotter, laver, rincer à grande eau cette grande maison. Mais avant, il lui fallait apprendre à maîtriser le tremblement qui avait gagné ses mains le jour où Madame Rose l'avait fixé en silence, profondément, sans s'en cacher, car pour un bandit, garder une main sûre en toute occasion était la clé du succès. « Mieux vaut les couper que de les savoir prêtes à la trahison. »

Seulement, il avait beau les tordre dans tous les sens, il sentait bien que quelque chose avait changé. Depuis que la patronne « Patron » l'avait pris en estime..., il s'était comme affaibli. Deviendrait-il superstitieux, lui aussi ?

« Séraphin, Peter, nous arrivons. »

Tatïe Jeanne se passa la main sur le visage pour en effacer toute trace de fatigue et de sueur. Pendant qu'elle s'accroupissait pour se rincer les pieds avec l'eau du robinet de la maison, elle hurla de douleur. Le dos ? L'âge ! Aujourd'hui, elle était horriblement fatiguée. Trop de nuits blanches, trop de soucis, pas le temps de se laisser aller aux humeurs qui vont et viennent. Madame voulait une blanquette ? Eh bien Madame aurait sa blanquette et elle son salaire à la fin du mois. Ce matin encore, les gens venus enterrer leurs morts les observeront comme des animaux dans un zoo. Seule Madame ne semblera pas dérangée par ces regards interrogateurs. Jo sera-t-il là ce soir au point de rendez-vous ? Parfois, elle regrettait d'avoir la langue trop bien pendue. Elle n'aurait pas dû lui raconter les conversations de Madame Rose avec son fantôme de mère. Jo allait finir par trouver qu'à force de vivre dans un cimetière ses clients se mettront à sentir mauvais.

— Bonjour, Madame Rose.

— Vous êtes en retard, Tatïe Jeanne. Mais Maman m'a dit de ne pas vous en vouloir aujourd'hui ; il y a bien assez à penser que de s'occuper de futilités. Appelez Peter, qu'il vienne nettoyer la tombe de Maman. Des oiseaux y ont laissé leurs crottes. Vous savez que Maman n'a jamais supporté la moindre saleté !

Pendant que Tatïe Jeanne entrait dans la cuisine pour commencer son service, Madame Rose, après avoir caressé ses roses, s'installa comme à son habitude sous sa tonnelle pour siroter sa boisson fraîche ; elle était vêtue de sa robe blanche comme celle d'une jeune mariée, et d'un chapeau, car à force de vivre en Occident, elle ne supportait plus le soleil.

Le cimetière s'emplissait de monde. C'était son moment préféré. Elle s'en délectait sans modération. Étendue sur sa chaise longue, elle observait les ballets larmoyants des allées et venues. De pots de vin en pots de vin, elle avait réussi, grâce à la sollicitude des agents municipaux et à leur savoir-faire, à obtenir un permis de construire dans le cimetière de la ville. En face des tombes de ses parents ! Au milieu de centaines d'autres tombes, la maison de Madame s'était élevée comme un château de cartes, accentuant la douleur des gens en deuil et la taille du nombril de monsieur le maire bien que sous

pression.

— Regarde ces hommes parmi ces vivants, ne sont-ils pas magnifiques ? Peut-être riches aussi ? lui soufflait à chaque fois son fantôme de mère.

— Mais les garçons bien ne courent pas les rues, maman, et moi je ne rêve que de roses, surtout de celles qui ne piquent pas, répondait sans cesse Madame Rose.

Et cela exaspéra sa mère.

SANS VOIE

par Awaba

Épuisée je suis. Heureuse aussi. Enfin j'y suis arrivée. Ce jour est là. Cette nuit tant attendue, ma première fois.

Le soir de la cérémonie de mariage, comme cela se faisait, mes proches m'avaient enfermée dans une pièce et les parents demandaient une rançon pour que Moussa puisse m'emmener. Avec la complicité de ses frères, il avait rusé et négocié en donnant quelques billets de CFA. On s'était tous engouffrés dans la voiture, fuyant les invités qui tentaient de nous retenir. On avait pris le chemin pour Assinie, région balnéaire à quelques kilomètres d'Abidjan.

Dans la grande chambre de l'hôtel Coucoué Lodge, décorée aux couleurs fuchsia, des pétales de rose étaient étalés sur le sol, des bonbons en cœur étaient posés sur la coiffeuse. Le tout baignait dans une lumière tamisée. Cette ambiance romantique me faisait fondre de bonheur.

Assise au bord du lit dans ma robe de mariée, je me regarde à travers le miroir.

Moussa sort de la salle de bains, en culotte. Il me dévisage, avec un large sourire, l'air coquin. Qu'il est beau, mon homme, mon mari depuis quelques heures. Je le savais bien bâti mais de le voir, dénudé, j'en avais des frissons.

— Tu es encore habillée ?

— Oui monsieur mon mari, je veux vous faire languir.

— *Ayi*⁷, toi aussi, tu ne penses pas que j'ai assez attendu comme ça ? En tout cas, moi, je suis en tenue de combat !

Deux ans de relation pieuse, deux longues années pendant lesquelles j'avais tenu bon malgré l'insistance de Moussa d'avoir des rapports sexuels. C'est étrange, maintenant qu'on y est, j'ai un peu peur. Je me demande si ce sera bien, si ce sera douloureux. Est-ce qu'il ne me trouvera pas *gaou*⁸ ? Je stresse à l'idée de le décevoir mais je me dis que, de toute façon, c'est lui l'expérimenté. Je le laisserais faire, il me guidera.

Avec ma mère, je n'osais pas aborder le sujet. On parle de tout, mais jamais de sexe. Elle m'a toujours mis en garde contre les hommes, contre la sexualité, et a exigé de moi que je reste une fille sage. Même si je ne lui

parlerai pas, elle peut être fière de moi aujourd'hui.

Moussa est couché sur le lit :

— Tu exagères, Bintou, fais vite. Je risque de m'endormir, hein.

— Hum, si tu dors là, c'est notre première dispute, on va faire comme ça. Tu peux dormir toutes les nuits, mais pas celle-ci. Je me dépêche.

Après une douche rapide, j'enfile l'ensemble nuisette entièrement fait de perles que j'avais acheté avec mes copines. Je mets mes *baya*⁹ fluorescents « avec effets garantis », avait dit la commerçante, comprenant la *full option* « très satisfaite et très très satisfaite ».

Quand je sors de la douche, Moussa, allongé sur le dos, un bras derrière la tête, me regarde. Il a l'air heureux avec un large sourire montrant toutes ses dents, molaires comprises. J'adopte une démarche langoureuse, un déhanché au ralenti, imitant une danseuse du ventre.

— Bon, bébé, dit-il, à cette allure, tu n'arriveras pas au niveau du lit avant une heure, hein. Viens vite, *keh*¹⁰.

Un peu contrariée par sa remarque, je marche rapidement et m'assois gaillardement sur le lit, en boudant. Je n'ai pas le temps de lui faire une scène, qu'il est déjà en train de m'embrasser. Je me laisse glisser sur le lit, et tout devient magique. Ses caresses, ses bisous dans le cou, son odeur me font frissonner. Après quelques minutes de tendresse, je sens que ça va être le moment tant attendu, mais j'ai mal. Il force, je crie de douleur. Il s'essouffle et s'énerve, après plusieurs tentatives.

— Merde alors !

Paniquée, j'essaie néanmoins de le calmer :

— Essaie encore.

Il tente, sans succès, et se lève brusquement. Il allume toutes les lumières et m'examine minutieusement le corps.

Je le regarde, stupéfaite, et très gênée.

— C'est pas possible ! Je ne pourrai pas.

— Comment ça ?

— Non, c'est pas possible là, j'y arriverai pas.

— Mais dis-moi quoi faire ?

— Non, on va arrêter pour cette fois. Je peux pas !

— Hein ?

Moussa se lance dans un long monologue, qui, pour moi, signifie clairement qu'on n'aura pas de nuit de noces. Je ne comprends pas, j'essaie de négocier mais il ne veut rien entendre. Cela est-il possible ? Me cache-t-il quelque chose ? Moi qui n'y connais rien, je n'oserai pas non plus demander autour de moi. Je n'ai pas envie de réfléchir à tout ça. Moussa se retourne sur le lit, se mettant de dos. Une nuit agitée commence pour moi. J'essaie de m'endormir, mais des milliers de questions trottent dans ma tête. Mi-éveillée, mi-endormie, des larmes coulent sur mes tempes par moment. C'est tout le contraire de la nuit de noces que j'imaginai. Je me souviens que la mère d'une amie racontait que son mari avait eu la diarrhée pendant leur lune de miel. Une

autre disait que le sien avait tellement bu d'alcool qu'il avait dormi par terre, pour se réveiller le matin avec la gueule de bois. Ces couples étaient dans leur quarantième année de mariage et cela me consolait. Je me disais qu'un mauvais début ne signifiait pas nécessairement une fin rapide.

Le lendemain matin, Moussa est de mauvaise humeur. Il est muré dans un silence difficile à supporter. Je commande un petit déjeuner copieux, que je lui sers au lit, mais il ne prend qu'une tasse de café. À maintes reprises, je lui demande ce qui ne va pas mais il n'a pas envie de parler. Il semble m'en vouloir. Il me parle d'un ton sec et me lorgne presque.

La journée ne s'arrange pas quand les appels téléphoniques commencent. Les curieux appellent pour avoir les premières impressions de cette nuit « agitée ». Je joue le jeu, comme si tout s'était bien passé, mais cela exaspère Moussa.

On a loué la chambre pour tout le week-end et j'espère encore passer un bon moment. Mais tout ce que je propose comme loisirs à Moussa l'énerve. Il préfère rester là, couché devant la télévision. Je ne comprends pas son attitude. Je force la discussion :

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Il faut qu'on parle, Moussa. C'est quand même notre lune de miel. Tu risques de tout gâcher. Si c'est à cause d'hier, on n'a qu'à en parler. Mais ne reste pas comme ça.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? J'ai pas réussi à le faire, c'est tout.

— Mais c'est pas grave, Moussa. Il paraît que ça arrive ces choses-là.

— Pfff..., ça arrive, qu'est-ce que tu en sais ? Tu es trop naïve, à force de regarder tes feuilletons brésiliens là, on est dans la vraie vie !

— Arrête, tu n'as pas besoin de me parler mal ! Si tu as des choses à m'avouer, je suis prête à les entendre.

— Avouer ! Tu es folle ?

— Mais oui, tu me parles comme si c'était moi qui avais un problème !

Moussa reste silencieux, malgré tout ce que je dis. J'essaie encore de le raisonner, de le provoquer, et même de lui faire un chantage émotionnel, en piquant une crise de larmes.

Il me regarde alors avec compassion. Il baisse la tête pendant un moment, les yeux fermés. Puis, l'air désolé, il s'approche de moi, prend mes mains dans les siennes et dit :

— Chérie...

Il se tait, hésite.

— Tu te souviens de la petite opération que j'ai subie il y a quelques mois ?

Moussa avait reçu un coup de pied mal placé alors qu'il jouait au football. Il avait eu des douleurs insupportables. Et, grâce à ce malheur bénin, on lui avait diagnostiqué à temps une inflammation de la prostate. Il avait dû être rapidement pris en charge pour qu'il n'y ait pas de complication. Je me souviens qu'il était très stressé à cette époque. Il se demandait s'il pourrait

avoir une activité sexuelle normale, des enfants etc. Étant en couple avec moi, dans l'abstinence, il n'y avait que la nuit de noces pour le savoir.

J'étais atterrée, Moussa me dit qu'il réfléchirait à une solution, qu'on irait ensemble voir des spécialistes et que tout s'arrangerait...

Sa mine déconfite ne me rassurait pas du tout. Finalement, rien d'autre ne se passa pendant notre séjour dans cet hôtel paradisiaque. Moussa restait silencieux. Je me résolus à ne plus en parler jusqu'à ce qu'il se sente plus à l'aise.

De retour à Abidjan, je déménageai chez lui puis chacun reprit son train-train quotidien.

Auditeur dans une agence, Moussa rentrait de plus en plus tard. Je savais qu'en fin d'année, les clôtures d'exercice retenaient les travailleurs au bureau. Je me demandais tout de même s'il ne faisait pas exprès de rester plus longtemps. Il arrivait fatigué, et allait se coucher dès qu'il avait fini de manger. Il ne me parlait que très peu. Même dans la journée, il ne m'appelait pas et ne m'envoyait jamais de SMS comme avant. Quand je me plaignais, il répondait :

— On vit ensemble, on peut se parler de vive voix.

Je ne le reconnaissais plus. Cela faisait tout de même presque un mois qu'on n'avait plus essayé d'avoir un rapport intime. Je me sentais délaissée. Lui qui, avant le mariage, avait tant insisté, désormais se comportait comme un lion rassasié et presque dégoûté par sa proie. Il pourrait au moins faire preuve d'attention et de tendresse. Non, il m'ignorait. J'étais invisible et je ne comprenais pas. Je décidai de me confier à son grand frère Amadou, son confident.

Sans entrer dans les détails, j'expliquai à Amadou comment je souffrais de cet abandon. Je lui dis juste qu'il y avait un problème intime entre nous et que Moussa s'était renfermé.

Un week-end, Amadou vint enfin parler à Moussa. Je les laissai seuls dans le salon mais je prêtai l'oreille. J'entendis des bribes de conversations.

— Je pense qu'il faut tout lui dire... Ça ne peut pas durer comme ça... Elle est malheureuse et toi aussi...

— Oui, ça me dépasse... C'est difficile.

— Si ça continue... vous séparer...

Mais de quoi parlaient-ils ? Amadou était donc au courant de quelque chose. Pourquoi parlait-il de séparation ?

— ... faut qu'elle parle avec sa mère... Tu t'en rends compte...

Je ne pouvais plus rester cachée. Je sortis pour leur demander des explications.

Amadou était visiblement gêné.

— Moussa, parle avec ta femme. Dis-lui ! Vous êtes un couple, vous devez

chercher la solution ensemble.

Devant l'air grave d'Amadou, je fondis en larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a, Moussa ? Tu es impuissant, c'est ça ? On ne pourra pas avoir d'enfants ?

Moussa me prit dans ses bras et m'emmena dans la chambre.

— Pardonne-moi, Bintou. Je t'ai menti.

— Noon, pourquoi ? On ne pourra donc pas avoir d'enfant ?

— Je ne sais pas. Mais je t'ai menti à mon sujet plutôt. Je ne suis pas impuissant, je n'ai aucun problème, Bintou.

— Hein ! Comment ça ?

— C'est toi qui as un problème. Je suis désolé mais je voulais t'épargner des souffrances. Je ne vois pas d'autre solution que de te le dire, comme tu ne sembles pas le savoir. Je crois bien que tu as été excisée.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je suis désolé, j'en suis sûr. Tu as des parties complètement inexistantes, je t'ai bien examiné pendant notre nuit de noces. Et je me suis renseigné auprès d'un docteur : ton anatomie, les douleurs, la difficulté d'avoir des rapports. Aujourd'hui, il y a une opération pour reconstruire les parties mutilées et avoir une vie normale. Ne t'inquiète pas, on s'en sortira, moi je...

Surprise, je l'interrompis. Je lui expliquai que cela n'était pas possible étant donné que je n'avais aucun souvenir d'une excision dans mon enfance. J'entendais parler de cette pratique pour moi révolue et trop dangereuse pour que ma mère s'aventure à la faire subir à sa fille et unique enfant. Moussa me parla longuement, m'assurant de son soutien et me conseilla d'en discuter avec maman.

— M'man, j'aimerais te parler.

— Eh Bibi, pardon, attends je vais braiser le poisson de ton frère là d'abord. Toi-même tu sais que si c'est pas moi qui prépare, il ne va pas manger.

— Maman, c'est important, je veux te parler tout de suite là, là.

— Jiiii¹¹, j'arrive, oh ! Thérèse, viens surveiller poissons là, faut pas oublier de mettre citrons dans bouillie là hein.

Dès qu'elle s'assit, j'allai droit au but.

— M'man, est-ce que je suis excisée ?

Son visage se décomposa. Elle prit un air grave. Bouche bée, elle me regardait sans pouvoir prononcer un mot.

— M'man, c'est donc vrai. Pourquoi tu ne parles pas ? Tu m'as excisée ?

Elle se mit à pleurer à chaudes larmes. C'était la première fois que je la voyais dans cet état. Après un long silence, entre deux sanglots, elle reprit :

— Ma fille, j'espérais que tu n'en souffrirais pas. Pendant ton adolescence, tu n'as pas trop souffert de règles douloureuses et, comme ta vie semblait bien se passer, je n'ai pas voulu t'en parler.

— Si, m'man, ça a toujours été douloureux, je me droguais de Doliprane et de Novalgin pour que ce soit supportable. Et puis je ne m'en souviens pas.

Mais m'man, comment tu as pu me faire ça ? Pourquoi ?

Elle poussa un long soupir.

— C'est ta grand-mère, Bintou. J'avais le *palu* et elle est venue s'occuper de toi alors que tu n'avais même pas trois ans. Elle a tout organisé avec les vieilles femmes du village. J'étais furieuse qu'elle ait fait ça dans mon dos. Elle savait que j'étais contre cette tradition. Je ne lui ai pas parlé pendant des années pour en avoir moi-même tant souffert. Elle a répété l'histoire avec ma propre fille que j'ai eu tant de mal à avoir. Elle n'était plus ma mère. Je l'ai longtemps considérée comme une sorcière. C'est ton père qui a réussi à nous réconcilier. Je lui avais pardonné une première fois ma propre mutilation mais je sais que je ne lui ai jamais pardonné la tienne.

Mon visage était inondé de larmes. Ma grand-mère qui était décédée et qui ne s'était jamais rendu compte du mal qu'elle faisait. Moi, une femme excisée ! Je ne l'aurais jamais cru, je pensais être normale. Cela va changer le cours de ma vie, mais j'avancerais et je me battrais pour réaliser mes rêves, comme ma mère.

UN MASQUE À VISAGE ROUGE

par Tanella Boni

Tandis que les brumes de l'aube se dissipaient, je quittai ma cachette et, d'un pas nonchalant, marchai en direction de la gare d'Adjamé. Je me mêlai à la foule qui vaquait à ses occupations et me rappelai que, dans les bas-fonds d'Abidjan, les rues étaient bondées bien avant les premières lueurs matinales. Depuis que j'avais déménagé de Bromakoté au nord d'Abidjan, pour m'installer dans une petite maison de la Riviera africaine à l'abri des regards indiscrets, je m'étais séparé de la dureté de la vie que j'avais envie d'oublier. Maintenant, je longeais les rails, je traversais Abidjan, la ville qui m'avait tout donné et que je trouvais parfois méconnaissable : son humeur s'était assombrie mais elle n'avait pas perdu ses traits d'esprit et son côté carte postale, écorné ces dernières années, attendait des lendemains meilleurs, alors que la vie, elle, continuait de rouler à cent à l'heure.

J'étais l'exemple vivant des nouvelles manières d'être à Abidjan : je profitais pleinement de la vie alors que régnait l'insécurité à tous les coins de rue. Ceux qui gagnaient leur pain à la sueur de leur front continuaient de tirer le diable par la queue. Des criminels en col blanc pratiquaient la transhumance politique et économique. Ils se transformaient en affamés qui passaient d'un régime à l'autre parce que l'herbe verte, offerte à chaque saison, était à portée de main. Car les affamés, dans notre ville, ne sont pas les plus démunis, certains nantis le sont aussi. Dans cette situation paradoxale, il n'y avait rien à comprendre, rien à critiquer. J'aimais, moi aussi, l'odeur de l'herbe verte et des billets de banque. J'étais un brouteur et, maintenant que je n'avais plus d'endroit où me cacher – la police était à mes trousses –, le petit matin me portait conseil et je me demandais ce que j'avais fait de ma vie.

* * *

Je m'appelle Antin, Goli Antin. Je suis un masque à visage rouge. Vous souvenez-vous de moi ?

Mutant né albinos, j'étais un jeune homme singulier, capable de me

transformer en rouquin selon les saisons et le lieu où je me trouvais, tandis que le nom dont j'avais hérité, celui d'un masque sacré prestigieux, me collait à la peau. Je ressemblais à une salamandre même si je restais un Goli à visage rouge... Étais-je né pour amuser la galerie ? Imaginez donc les moqueries de mes camarades de classe, dans la cour de récré quand j'étais petit : un enfant à part, affublé d'une tare, l'étrangeté incurable qui sautait aux yeux, alors que j'étais habité par l'esprit du masque dont je portais le nom. Ainsi, je n'avais aucun geste, aucun mot, aucune pensée ni parole m'appartenant en propre.

Longtemps, j'en voulus à ma mère d'avoir aggravé mes problèmes personnels. Elle m'avait donné un nom dont les contours et l'énergie m'échappaient. À l'adolescence, partout où j'allais, j'étais à la fois le plus heureux et le plus malheureux des humains.

Bien plus tard, je sus que mon nom était un atout, un talisman qui me protégeait du mauvais œil et surtout de la cupidité des femmes et des hommes de pouvoir qui, pour être puissants jusqu'à la fin de leurs jours, étaient prêts à sacrifier un albinos – comme le prescrivaient certaines coutumes que l'on croyait en perte de vitesse. Je mis du temps à accepter toutes les incertitudes qui pesaient sur ma vie d'homme à la peau rouge, mais, un beau jour, le bonheur m'ouvrit ses portes comme par enchantement.

À partir de cet instant, je vécus en paix avec moi-même et, pendant les dix années de *ni paix ni guerre*¹² que la Côte d'Ivoire avait connues, je nageai dans les eaux d'un monde heureux où, comme dans un conte, toutes les choses qui me tombaient sous la main se transformaient en espèces sonnantes et trébuchantes. Le temps de la dureté de la vie qui m'éreintait était derrière moi. Des gens bien intégrés dans la ville, ayant tous leurs quartiers d'ivoirité, tombaient sous des balles ou des coups de matraque, comme des mouches. Et j'ignorais par quel miracle mon étrangeté congénitale avait réussi à me protéger.

* * *

Je n'étais qu'un enfant quand l'ivoirité – nuée de sauterelles ou tornade ? – tomba sur le pays et détruisa tout sur son passage, dévora les entrelacs familiaux et communautaires, cassa les liens de sororité et de fraternité tandis que les bien-pensants, sûrs de leurs jugements, enfermés dans leur tour d'Ivoire universitaire ou journalistique, continuaient de théoriser. Ils avaient en vue, clamaient-ils, le bonheur des Ivoiriens qui devaient connaître leurs propres histoire et culture. Je ne comprenais rien à ces discours – que l'on me rapporta bien après –, jusqu'au jour où, en classe de terminale, au Lycée classique d'Abidjan, je fus coopté comme membre du Syndicat des élèves et étudiants. Là, j'entendis des mots blessants, parfois dénués de tout bon sens, des paroles inquiétantes. Maraudeur, que je connaissais depuis des années, me prit un jour à partie, au moment où je m'y attendais le moins :

— Tu sors d'où, toi ?

— Comme toi, je suis d'ici...

— Ne me raconte pas d'histoires, espèce de *blolofouè*¹³ !

Il avait la ferme conviction que je ne pouvais être qu'un étranger puisque j'étais un albinos. Je n'avais rien à répondre à qui me traitait d'homme sorti des enfers ou d'un au-delà improbable. Alors, j'appris à faire le mort, mon comportement parut acceptable et, plus obéissant que jamais, je finis par gagner la confiance des camarades même si les responsables syndicaux, eux, se méfiaient de moi. J'avais la chance d'être diplômé mais, chaque jour, je passais de longues heures à écrire des lettres de demande d'emploi et mes rêves étaient peuplés de formules inutiles du genre : « J'ai l'honneur », des lettres que personne ne lisait.

Alors, je suivis les conseils de Jackson, tête-brûlée qui m'aimait bien. Éternel étudiant, et chômeur depuis de longues années, il s'en sortait à bon compte même si personne, dans son entourage, ne savait dans quel domaine il travaillait. À Abidjan, il y a des questions qu'on ne pose ni à ses voisins, ni à ses proches. Jackson habitait chez ses parents, dans le bidonville de Gobelet, caché au cœur de la cité de Cocody. Un jour, en plaisantant, il m'avait dit :

— Si tu suis mes conseils, tu vas être riche, je te dis, riche ! Et tu n'auras pas besoin de travailler...

— Comment ça ?

— Il suffit d'être intelligent !

L'intelligence, je l'avais, ou croyais l'avoir, car je savais qu'« Abidjan est grand », comme le petit peuple et quelques grands de notre monde le disaient. Dans notre ville, les rêves les plus fous pouvaient devenir réalité et j'avais frappé à la bonne porte, j'étais sur la bonne voie. Je n'eus pas besoin d'explications supplémentaires. J'appris à oublier ma tare, je faisais comme s'il m'était facile de me fondre dans une foule à Abidjan, où, en un tournemain, chacun intériorisait les règles élémentaires de la débrouillardise. Le système D, à la portée de tous, était la solution à la dureté de la vie, il suffisait d'ouvrir les yeux, de vouloir s'en sortir par ses propres moyens et, ainsi, se séparer des parasites ou des laissés-pour-compte du système éducatif, éternels assistés qui se croyaient en terrain conquis. Or, j'étais tout sauf un enfant mal élevé. Je n'étais ni un casseur, ni un insulteur public, ni un paresseux. Bien éduqué, j'avais d'autres chats à fouetter et, à chaque seconde, l'envie de reprendre les rênes de ma vie me taraudait.

Dans les rues d'Abidjan, j'avais désormais la fière allure d'un hérisson qui avançait tête baissée, puisant toute sa force dans son intériorité, affûtant ses propres armes pour se défendre. Et, quand je n'étais qu'une goutte d'eau dans la mare cauchemardesque des chômeurs, Jackson, l'ami du bidonville, m'avait donné l'occasion d'avoir confiance en moi.

La plupart du temps, les filles me fuyaient, préférant s'enticher du plus laid des hommes pourvu qu'il ressemblât à un humain normal, cossu, correspondant à l'image d'homme que chacune d'elles avait gravée dans son imaginaire. Mais moi j'étais inclassable, tous mes malheurs venaient de là.

Ainsi, en amour, j'étais aussi le dernier des tarés. Mais je devins vite un homme hautement désirable et fréquentable, alors que l'espérance de vie dégingolait à une vitesse folle à Abidjan, où la vie était de plus en plus courte et où les gens vivaient donc intensément.

Les filles vinrent de partout et me tombèrent dans les bras. J'appris à faire la fête, à gaspiller des sommes faramineuses tandis que je devenais quelqu'un, un homme respectable qui, dans tous les quartiers où il apparaissait seul ou en compagnie de quelques amis, suscitait l'envie et parfois la jalousie. Apparemment, quelque chose avait changé chez le chômeur que j'étais.

Brouteur, moi ? Je détestais le mot jusqu'à ce qu'il me rattrapât.

* * *

Autour de la gare, il y avait un vieux train à l'arrêt et j'eus la fâcheuse impression que, parce que des autocars bruyants avaient envahi toutes les routes et les pistes du pays, les trains étaient passés de mode, comme les grands rêves de mes parents et grands-parents. Nous étions des enfants privés de beaux rêves, livrés à nous-mêmes, des jeunes façonnés par la débrouillardise et accrochés aux mythes de l'ailleurs où se trouvait le paradis. Et, depuis une douzaine d'années, parce que nous n'attendions rien des rêves des adultes qui avaient transformé le pays en un champ de bataille, nous nous donnions les moyens d'en inventer d'autres, en surfant sur l'air du temps, en toute saison.

Ça et là, des femmes installaient leurs marchandises : avocats, ananas, oranges, légumes, ignames, bananes plantains. J'enjambais quelques ballots non encore ouverts quand des femmes m'apostrophèrent :

— Tu cours comme un voleur, il n'y a pas de chemin par ici et tu déranges mes affaires !

— Laisse tomber, il doit avoir des problèmes.

— Il est le seul à savoir tout le mal qu'il a fait...

Ces femmes ne me connaissaient pas mais elles devinèrent que je n'étais pas dans mon état normal. Je m'éloignai sans mot dire et poursuivis mon chemin. J'empruntai le boulevard Nangui Abrogoua, l'artère principale qui traversait Adjamé. Et, dans la foule qui s'y affairait chaque matin, je devins invisible ou presque.

Alors, les circonstances dans lesquelles des copains avaient été cueillis comme des malpropres par la police me revinrent à l'esprit.

* * *

Depuis les quartiers huppés des Deux-Plateaux et de toutes les Riviéras, jusqu'aux bas-fonds d'Abobo, Bromakoté, Williamsville, Yopougon ou Port-Bouët, j'avais mes entrées dans les cybercafés qui fleurissaient à Abidjan. Le plan de la ville indiquait les grands axes et les ruelles du territoire que j'avais apprivoisé. Avec d'autres, j'apprenais à travailler pour le bien-être de la

communauté, car je redistribuais une partie de l'argent que j'extorquais à des inconnus sur le Net. Dans notre monde de brouteurs, nous pratiquions la politique de l'escalier ou de la courte échelle : « Tu couvres mes arrières, tu me fais monter ou tu m'ouvres une porte et je te le rends au centuple en billets de banque ! Ou alors, si tu me fais tomber, tu tombes ! » C'était la règle.

De nombreux « collègues » étaient nés ailleurs, quelque part en Côte d'Ivoire profonde. Pourtant, tous logés à la même enseigne pendant ces dix années de troubles sociaux, les lois de l'effort minimum pour gagner plus et le respect en prime, nous avaient parfaitement aguerris. Qui pouvait nous le reprocher ? Nous n'avions d'autres modèles que ceux qui s'étaient sous nos yeux, en politique. Nos lois semblaient claires pour tous : ne pas marcher sur les plates-bandes du voisin, éviter de faire des déclarations intempestives en présence des filles qui flairaient notre présence à mille lieues à la ronde. Ainsi, formions-nous un réseau solide protégé par la discipline de l'arcane, héritée des bois sacrés ancestraux en voie de disparition. Parce que nos mots étaient codés, et nos conversations difficiles à capter pour des non-initiés, nous avions l'illusion d'être à l'abri des mauvaises surprises, mais il n'en était rien.

Étions-nous, comme nous le pensions, des chasseurs de têtes rompus aux techniques les plus sophistiquées ? Sans doute des traqueurs, maîtres du chantage sur le net, des caïds d'un genre nouveau, mais la vie que nous menions, de jour comme de nuit, trahissait nos faiblesses. Nous avions dépassé la technique facile de l'arnaque à la nigériane. On nous appelait des « cyber-criminels » tandis que, dans notre jargon, nous n'étions que de gentils brouteurs, d'innocents moutons à la recherche d'herbe, partout dans le monde, dans le champ ouvert et si vert de la mondialisation. J'avais oublié mon nom de masque et mon visage rouge n'était plus qu'un mauvais souvenir. Depuis quelque temps, j'étais un brouteur que la police avait à l'œil même si cela ne dérangeait en rien mes habitudes.

Pour brouiller les pistes, il nous arrivait de changer de lieu plus d'une fois au cours de la même soirée, espérant laisser le moins de traces possibles de nos méfaits. Et nous avions des complices à l'étranger, à Paris ou à New York. Mais le danger qui nous guettait venait des ordinateurs et des téléphones portables auxquels, à l'affût de la moindre information exploitable, nous restions accrochés. Nous avions l'air de drôles d'oiseaux migrateurs, semant la zizanie là où nous étions le moins attendus : dans le cyberspace qui gouvernait le monde réel au xxi^e siècle.

* * *

Cependant, ce soir-là, à 23 h 30, à Adjamé, non loin du carrefour de la RAN, les choses tournèrent à la catastrophe. La police fit une descente musclée. Quelques camarades furent arrêtés, les filles qui nous suivaient, malmenées, puis relâchées. Quant à moi, je réussis de justesse à sauter par une

fenêtre. Je me retrouvai coincé dans l'espace exigu qui séparait deux cours communes où je me gardai de déranger les locataires : j'aurais été livré à la police séance tenante. Car les gens, excédés par tant d'années de violences et d'insécurité, tenaient à leur tranquillité et toléraient de moins en moins que des individus malintentionnés les importunent chez eux.

Il faisait sombre, j'ignorais où je mettais les pieds, une mare d'eau puante infestée d'anophèles m'accueillit. Tout compte fait, ce fut une bonne planque pendant quelques heures. Puis les premières lueurs de l'aube éclairèrent le quartier, tandis que les bruits divers du jour qui se levait envahissaient les rues.

* * *

Je passai devant le Forum des marchés, l'Institut national de santé publique, le Camp Gallieni, comme si l'envie m'avait pris de sentir l'humeur d'Abidjan, à quelques endroits stratégiques. Malgré les régimes qui se succédaient et les humains qui mouraient en masse, certains lieux gardaient la mémoire de la ville. On les apercevait de loin, et on s'y rendait parce qu'on avait quelque chose à y faire ou parce qu'on flânait. Ainsi, chômeurs et laissés-pour-compte avaient le temps de voir des coins auxquels personne ne faisait plus attention. Mais mon temps semblait désormais compté. Perdu dans mes pensées, je ne vis rien, je n'entendis pas le brouhaha des rues.

Quand j'arrivai au Plateau, avant les deux ponts centraux qui menaient à Treichville, je ne savais plus où aller. Le soleil montait haut dans le ciel. J'évitai d'emprunter le pont du Général-de-Gaulle qui se trouvait juste en face. Je n'eus aucune envie de voir la lagune, alors je fis le tour du rond-point de la place de la République et me retrouvai, comme par hasard, près de la Grande Poste.

Je ne contrôlais plus mes gestes, mes pas m'échappèrent. Et je fus cueilli, le plus tranquillement du monde, par la police qui m'attendait devant les locaux de la Sûreté nationale.

* * *

Je vivais un mauvais rêve, on me rappela mon nom et mes méfaits.

— Goli Antin, vous gâtez votre nom et celui de votre pays que vous ne respectez nullement ! Savez-vous pourquoi vous êtes là ?

— Je n'en ai aucune idée...

— Vous voulez rire ? Récemment, vous vous êtes attaqué à plus fort que vous. Vous avez envoyé de faux messages sur des sites de traducteurs internationaux. Vous avez escroqué des dizaines d'honnêtes gens. Vous croyez être intelligent en usurpant l'identité d'un écrivain, en volant des textes sur le Net. Vous salissez le nom de la Banque générale, de la Banque régionale en falsifiant des documents originaux. Qu'avez-vous à répondre ? Vos complices, le faux Gérard Koffi fiché par toutes les polices internationales et la fausse

Michelle Gboé, ne viendront pas vous défendre... Avez-vous quelque chose à dire ?

J'étais mal en point, malmené, éreinté, j'avais le visage en sang. J'ignorais le sort qui me serait réservé. Mon nom me rattrapait, le masque qui m'habitait me punissait. Je croyais que je vivais au XXI^e siècle, mais non. Je m'étais trompé de siècle ou peut-être de rêve...

LA BOUE À GRANDE COULÉE

par Henri N'koumo

C'est arrivé une nuit, par un temps crevé. Le ciel a une mauvaise gueule. Les muscles du tonnerre installent la peur dans les tympanes. Les éclairs illuminent le ciel au chalumeau. Le vent, possédé par la folie, secoue la maison.

Elle entend un bruit assourdissant. La porte du salon s'ouvre avec violence. La porte de sa chambre vole en éclats. Un courant d'air emplit l'espace. Sous la poussée du vent, la pluie pénètre à grandes eaux dans cette maison aux bruits inhabituels. Son corps, déjà, sent le malheur. La folie montre les dents. Une peur colossale monte en elle. Des larmes prennent possession de ses yeux. Ses mains sont inutiles ; elles n'ont pas la force de tenir un manche. Elle les pose sur la tête, dans une posture de défaite. Elle tente de s'arracher un cri pour se convaincre qu'elle n'est pas tenue debout par un mauvais rêve. Sa voix se perd dans sa gorge nouée. Ses yeux grossis par la peur infinie s'immergent dans les larmes. Elle ne voit presque rien. Il y a comme une ombre. Il y a comme un bras haut. Elle accuse un coup horrible. Le plancher mouillé reçoit la lourdeur de son corps. Le sommeil profond est présent sans qu'elle n'y puisse rien. Elle n'est plus d'ici. La chose s'empare d'un corps inerte. Avec une haute faim, elle plante en ce corps flasque de la boue à grande coulée.

Dehors, il continue de pleuvoir dru. Les gouttes d'eau sont pleines de muscles. Elles frappent les toitures et les murs faits de planches d'une force d'homme. Avec fureur, l'eau pousse sa couleur de terre vers les bas-fonds surpeuplés. Sur le sol défait, l'eau court plus qu'elle ne s'écoule. Elle avance en hurlant ses cris de terreur dans les rues désertes. La boue triomphe partout. Les maisons sont prises de convulsions. Elles peinent à tenir debout. Certaines s'affaissent. Elles font un bruit lourd. L'eau emporte leur mémoire fragile dans sa course vers la mer, elle aussi agitée. À l'intérieur des habitations qui tiennent encore le coup, des personnes maudissent le sort qui les a coincées dans la misère, loin des solides villas du quartier Soleil. Elles s'activent. Elles sont dans l'urgence des gestes, elles bougent comme dans un jeu de survie.

Elles courent dans tous les sens. Elles placent des seaux sous les toitures mal posées et trouées par la vieillesse. Elles tassent des vêtements laissés au rebut sous les portes. Elles renforcent la poigne des portes pour contrer la gueule des vents fous. La lutte de l'homme contre la nature est âpre.

Il pleut longtemps, puis un soleil timide présente son visage. Bien vite, ses rayons gagnent en force. Maintenant, il pointe haut dans le ciel. La maison à la porte défoncée s'offre aux pleines lumières. Une femme est là, à même le plancher. Lentement, elle s'arrache à son sommeil. Elle est gagnée par des douleurs terribles. La force du mal lui impose des gémissements. Un pleur gros de fièvre lui monte. La femme déplie ses larmes comme une pluie. Elle maudit son corps, elle hait sa nature féminine. Elle est si entamée par la mort. Son visage est gondolé par le malheur. Il est des plus laids. Des images font leur vie dans sa tête. Elles sont terribles. Le sommeil qu'elle vient d'interrompre n'en était pas un. Son sommeil était porté par le malheur ultime. La mort est en elle. Elle est un mal. Elle ferme les yeux. Elle retrouve les racines de cette mort si singulière.

À l'aube, elle rouvre les yeux. Elle est un sommet de peine et de pleurs. D'une voix crevée, elle entame un chant empreint de mélancolie. La mort est en elle, debout. Ses mots sont tachés d'un sang frais. Un sang plein de boue qui refuse la bride. Elle tente de se redresser. Le mal la plie en deux. Elle s'affale. Elle répète le geste. Cette fois, elle tient sur quatre pattes, comme une chienne. Elle a l'impression qu'elle ne pourra se déplacer du fait de sa souffrance mordante. Elle s'élance, à quatre pattes. Le parcours est des plus longs. Des mots pour son Dieu accompagnent son avancée. « Je suis pleine de boue. Je suis morte en moi. Prends ce corps que je traîne, mon Père. Il n'est plus le mien ! »

Elle atteint enfin le lit.

Il est mouillé.

Cela importe peu.

Elle le réchauffera de ses larmes fiévreuses.

Elle sait qu'elle n'aura d'espace de présence que dans le pleur continu.

Elle est étendue. Elle est incapable de fermer les jambes. Elle regarde le plafond. Un chant mélancolique pousse dans sa gorge. Il gagne en ampleur. Un autre chant se fait entendre. Il vient du dehors, celui-là. Le chant déchiré de l'une des voisines. Le chant est aussi gondolé que le sien. Il y a, pour soutenir ce chant, des lèvres inconsolables poussées loin dans le jour. Il y a la mort cousue ferme dans les voix. Le haut malheur s'est établi chez la voisine. Lolo, sa fille de trois ans, n'a pas survécu au passage de l'orage. L'eau n'est plus l'amie des hommes. De son poing épais, elle a détruit la porte, emporté une partie des murs faits de planches. L'eau dévoreuse d'âmes est entrée, la poitrine bien haute partout dans la maison. La maison familiale ne tenait debout que par un pan. Pendant de longues heures, l'eau a eu le cœur méchant. La malheureuse Lolo a été gobée par les flots. L'eau ennemie l'a

promenée dans les rues submergées, avant de l'abandonner dans un bas-fond.

Ses parents, constatant sa disparition après avoir gonflé leurs muscles contre les eaux, ont fouillé partout dans ce qu'il restait de la bicoque. Les environs ont été remués. Des larmes ont rempli la nuit et enflé les yeux couleur de mort. Le père apprendra, le lendemain, qu'un corps a été retrouvé un kilomètre plus loin. Il a fallu l'arracher à la boue pesante. Défoncé par l'eau coléreuse et les chocs, il ne ressemblait plus à celui de Lolo. Avec l'eau de pluie recueillie dans les barriques, des femmes ont offert un grand bain à ce petit bout de chose. Il y a eu du parfum, de la poudre, un linceul, un carton comme cercueil. Des habitants ont porté les habits du croque-mort. Il y a eu une petite fosse. Il y a eu une prière brève. Il y a eu de la boue. Lolo avait disparu, à jamais.

Sur le lit, la femme étendue ajoute ses pleurs à ceux des voisins. Elle refait sa vie. Défilé d'images. Son enfance, son adolescence, sa mère... La mémoire est agitée, le rythme est effréné. Elle se mord la lèvre, elle se blesse. Elle ne sait même pas qu'elle saigne. Elle vomit plus fort son long chant de femme morte à l'intérieur d'elle-même. Des heures plus tard, elle pousse son corps dans la douche. Elle ferme les yeux. Elle ne veut pas affronter le miroir dressé dans la salle d'eau. Il lui faut des citernes d'eau. Elle s'en arrose. Elle devine ses contours. Elle se refuse à regarder cette masse crevée, cette prison nouvelle qui lui sert de corps. Il y a de la mousse abondante de la tête aux pieds. Le savon et l'éponge font des passages réguliers. Ils mordent la peau, s'enfoncent dans la chair. Pourtant, elle est convaincue que ses gestes appuyés sont sans effet. L'éponge n'est plus utile : elle a perdu le ferme alcool qui nettoie en profondeur. Elle ne contient plus l'énergie qui permet de réinventer la propreté. L'eau sur sa peau peine à noyer ses souvenirs blessés. La douleur est debout : elle est comme à son réveil au beau milieu de la pièce, là où tout a basculé. Les morsures laissées par la chose sont toujours là. Elles lui paraissent indélébiles. Elles lui résistent comme dans un jeu de défiance où tout est pipé, pour la vie. Elle repart dans ses citernes d'eau. Épuisée, elle sort de la douche. Elle se laisse tomber, se relève, pose sa masse sauvage dans un fauteuil. Elle pense un moment s'arracher au temps qui tourne contre elle. La mort peut gommer ce rêve loufoque qui lui bouffe l'âme. La mort peut la réconcilier avec la quiétude. Elle sait que pour les vies échouées, il suffit d'un petit geste. La mort vient alors, prend l'infortuné par la main, le promène sur la blancheur des sables fins, hors des douleurs majuscules.

Elle ne peut pas faire ce petit geste. Elle n'a pas été formée pour. Elle se mord une millième fois les lèvres. Elle écrase un soupir. Elle loge la tête dans ses mains faibles. Non, elle ne peut pas. Elle ne doit pas. Elle n'a pas été construite pour les gestes désespérés. Sa mère défunte n'aurait pas compris. Elle lui en voudrait. Elle n'avait cessé de dire : « L'essentiel, avec la mort, c'est de ne pas la provoquer soi-même. » La mère ajoutait, dans un souffle amer, mais avec le regard heureux de la personne sûre de gagner son pari : « Il ne faut pas lui laisser de place dans la tête, sinon, lentement, elle boira son

alcool au plus profond de toi, puis enfonce son muscle dans ta mémoire perturbée.»

La mère, chassée de sa maison pour loyers impayés après le décès de son époux, un infirmier, s'est retrouvée à vivre sur le flanc de la colline. Là aussi, les fins de mois, à son arrivée, étaient redoutées. Il lui fallait des larmes et des prières pour apaiser la colère du propriétaire. Elle avait été une ménagère tranquille aux côtés de son homme. Maintenant, elle devait se retrousser les manches toute seule. Elle se devait de se donner un destin. Pour sa fille, surtout.

* * *

Avec un fonds d'aide offert par le gouvernement dans le cadre d'un programme de lutte contre la pauvreté, elle ouvre un commerce. Elle a une main faite pour la cuisine. La vente de *craco* – ces beignets à base de banane pilée passés à l'huile de palme – et d'*aloco* – de la banane plantain frite –, aux abords d'une grande usine, lui est bénéfique. Ses mets attirent l'attention. Elle se fait une clientèle. Elle rassemble de petites économies. Elle redresse lentement sa vie. Elle peut recruter des assistantes. Elle les installe en certains endroits de la ville. Elle est attentive à la marche de son affaire. Les comptes sont faits avec rigueur, le soir, dans sa chambre, loin des regards.

La vendeuse tient bien son affaire. Les sous engrangés lui permettent d'entamer la construction d'une maison décente dans l'un des nouveaux quartiers de la ville. Pour sa fille, elle achète plus qu'il n'en faut de livres. Elle prend un répétiteur pour ses cours. Un instituteur à la retraite, ami de son défunt époux, lui a recommandé cela. Il est tout à ses soins. Elle met quelques billets dans ses mains souvent vides. C'est que, chez lui, tout est fait pour lui percer les poches. Une pension maigrelette, les cris intempestifs de treize gosses, ses grands enfants qui le harcèlent, ses trois épouses tenues par des querelles quotidiennes de leadership et qui ne permettent aucune quiétude ni réflexion. L'instituteur espère échouer dans le lit de la vendeuse. Il s'est convaincu qu'elle est l'épouse attendue, celle qui l'aidera à redresser son destin tordu. Elle le tient éloigné de son cœur. Elle fait en sorte qu'il ne franchisse pas la porte de la chambre. Elle ne vit que pour sa fille.

Le vieux crocodile sait attendre. Il prend son mal en patience. Et puis, il se sent heureux. Cette famille est celle qu'il aurait dû se donner. Il se satisfait de la bonne éducation dans cette maison sans cris. La jeune élève est travailleuse. Elle a un parcours scolaire heureux. Ce n'est pas le cas pour ses amies de classe. Leurs seins de gosses ne prennent pas la forme susceptible d'affronter la grande vie. La vie sans cap des parents y est pour quelque chose. Elles sont freinées par un environnement fait de petits sous, de bières bues à grandes gorgées, de musiques ouvertes à fond d'oreilles, de baisers mûrs dans les allées désertées par la lumière, d'avortements multiples.

La fille de la vendeuse marche bien dans la vie. Elle obtient son

baccalauréat. Elle entreprend des études de sociologie. Elle est en deuxième année. Elle ne veut pas vivre en cité universitaire. Pas question de laisser seule la mère. Mais sa mère est inclinée par une mauvaise santé, et rend l'âme. Cela s'est passé il y a deux ans.

Elle ne veut pas partir de la maison malgré l'insistance d'une amie. Elle contrôle la petite activité héritée de sa mère avec l'instituteur aux trois épouses. Les assistantes de la défunte ne sont pas faciles à tenir. Désormais, elle vit dans la maison maternelle avec un cousin abonné aux sorties nocturnes. Ce dernier a un jeu bien bizarre : il se plaît à enfoncer les petits sous que lui procure son poste de chauffeur de taxi dans les jupettes des gonzesses d'un bordel couru. Son père à lui l'a convoqué au village pour installer dans ses oreilles des menaces et des conseils. Il s'y est rendu, la mine honteuse. Et voilà que, par cette nuit folle, en son absence, la boue est entrée dans cette maison sans homme.

Retour dans le fauteuil. Sa tête brûle. Une heure ? Deux heures ? Cinq heures ? Elle n'a pas conscience du temps passé à lutter contre ce corps pourri qui porte à jamais le haut crachat des damnées.

Le temps ne compte plus.

Le temps n'existe plus.

Les larmes ne comptent plus.

Les larmes n'existent plus.

La vie ne compte plus.

La vie n'existe plus.

Maintenant, le feu en elle est moins ardent. Ses mots s'emparent des mots de sa mère. « L'essentiel, avec la mort, c'est de ne pas la provoquer soi-même. » Elle sait qu'elle est en demeure de vivre. Elle est en demeure de porter une tête, de balader ses pieds malgré la boue que le mauvais sort a plantée en elle.

Avec courage, elle quitte le fauteuil, enfille une longue robe de couleur blanche. Elle ne sait comment faire les premiers pas qui l'aideront à sortir de l'effroi. Elle retourne dans la douche, affronte son visage dans le miroir. Elle se blesse les yeux à se voir si étrange dans cette glace déformante. Elle retourne au salon, passe une poudre sur son visage bouffi. Elle se met les mains dans les cheveux pour les ajuster. Elle éprouve des difficultés à respirer. Elle sent son cœur lancé au galop. Il lui faut se calmer, calmer ce cœur plein d'épines. Elle a un immense besoin d'air. Il lui faut un nez bien gros pour posséder l'air frais. Elle inspire profondément, soupire pour se réarmer intérieurement. Elle tente de se tenir droite. Elle se lance vers la porte. Son pas n'est pas assuré. La distance lui paraît infinie. Il lui faut tout de même aller de l'avant. Il lui faut réapprendre à poser un pied devant l'autre. Son pas s'améliore.

Le corps qu'elle habite est maintenant dehors. Le vent ne souffle pas en rafale. Il a une présence caressante. Elle respire à pleins poumons. Elle lève la

tête. Elle observe le soleil. C'est un grand miroir qui trace sa voie dans le ciel. Elle ferme les yeux de longues minutes durant, question de faire le vide en elle. Question de reprendre contact avec ce monde terrible. Quand elle les rouvre, elle aperçoit un couple de colibris passer à tire d'ailes. Les oiseaux montent haut dans le ciel pour y afficher le beau plumage de leur amour. Ils piquent une tête derrière la colline. Peu après, les amoureux volants réapparaissent, réduisent leur allure. Ils se posent sur le clocher de l'église. Ils font entendre leur chant. Un bélier passe près d'elle. Il lui offre son bêlement affolé. Peut-être pleure-t-il la disparition de ses semblables.

La femme promène son regard. Elle redécouvre son lieu de vie. De nombreuses maisons sont méconnaissables. Le flanc de la colline à l'arrière de la ville a été malmené. L'orage au cœur de lion leur a fait un amour bien curieux. Il a défiguré tout le quartier. Il a emporté des toitures. Il a rasé des habitations, en a castré d'autres en défonçant des pans entiers de murs. L'orage a mis sa sale boue dans les cœurs. Personne ne l'oubliera de sitôt. La mort a tendu sa main rouge aux habitants.

Elle sort de son coin à boue. Ses pas la conduisent loin, chez Abiba. C'est sa grande amie, cette Abiba aimée. C'est sa plus-que-sœur. Elles se partagent les mots intimes. Elles étudient souvent ensemble. Elles dormaient toujours ensemble quand la vendeuse de *cracro* et d'*aloco* se rendait au village pour assumer sa part des funérailles et remettre de petits sous à certains membres de sa famille. Les vigiles la connaissent bien. Ils lui adressent un salut. Ils ont le sourire large. Elle répond par des gestes sans vie. Elle prend l'ascenseur. Elle est devant l'appartement. Elle respire un grand coup. Elle appuie sur la sonnerie. La porte s'ouvre aussitôt.

— Ah, quelle belle surprise ! dit Abiba qui étire sa joie.

— ...

— Qu'as-tu ? Que se passe-t-il ? Pourquoi as-tu ce regard creusé dans la tristesse ?

— Je cherche un chemin. Je cherche les présences qui me reconduiront à la vie. Je cherche ma présence au monde. J'ai besoin de ta présence.

— Oh, mon amie ! Ta vie a comme viré de bord. Entre, que je t'offre le creux de mon épaule !

Les deux filles sont dans la chambre.

Il y a un grand lit au confort affirmé.

Une boisson chaude préparée avec soin et servie avec amour.

Des mains qui se tiennent.

Des mots pour dire l'indicible.

Des mots blessés pour des cœurs blessés.

Des oreilles amies pour comprendre.

Des larmes qui s'entremêlent.

Des corps qui se serrent.

Des silences qui rapprochent comme les mots.
Une colère qui enfle dans les poitrines.
Des poings qui se forment.

Elles conviennent d'appeler Denise, leur amie de lycée. Elle saura les guider dans cette marche aveugle où les larmes empêchent d'avancer droit et de penser juste. La pauvre, elle aussi, est passée par là !

C'était une après-midi pas tranquille. Un enfoiré déguenillé, courbé par le poids d'une vie d'adulte à peine entamée, lui était tombé dessus. Le quidam avait surgi avec sa boue immonde. Avant son arrivée, il y avait eu une dispute à deux voix. L'homme était accusé d'offrir du bonheur à une minette à la tenue honteuse vivant dans les parages. Il n'en pouvait plus d'écouter ces sornettes. Il ne voulait point lever la main sur la femme. Il est sorti, le pas pressé, sans refermer la porte. Il y avait de la colère dans sa marche. La femme avait l'insulte fumante plein la bouche. Elle maudissait sa liaison avec ce coureur incurable. Elle maudissait sa présence aux côtés de cet homme toujours fauché. Elle menaçait de régler au pilon le différend avec cette minette pleine de boue qui était incapable de se laver les dessous. Elle s'essoufflait à parler. Elle avait une soif furieuse. Sa main s'est alors enfoncée dans la cave. Elle devait se désaltérer avec empressement. Elle entendait faire crever et sa soif et sa peine. Elle eut de violents gestes d'oubli. Très vite, sa bouche est devenue une machine à mouiller partout. C'est dans d'énormes bruits qu'elle vida l'excès de boisson qui l'habitait.

Le quidam planta les pieds dans le studio. La femme était là, comme abandonnée. Elle était cousue au sommeil. Son pagne s'était dénoué. Les cuisses entrouvertes et les seins roulés étaient livrés à ses fortes envies. Les formes aimées se découvraient sous la poésie d'un soleil couchant qui comptait enfermer la ville dans la nuit douce...

Quand tout fut fini, elle constata la présence au plus profond d'elle d'une boue à grande échelle. Elle avait des plaies aux mauvais endroits. Elle fut conduite dans la clinique de bois branlants la plus proche. Trois mois d'incapacité de travail, a écrit l'homme qui avait une tenue de toubib. Elle mit les pieds au commissariat. Quelques voisins prirent la parole. Ils avaient vu un quidam sortir de chez elle par une porte dérobée. Il avait une tronche qu'on ne peut oublier. Ils ont engagé avec lui une course-poursuite. Le quidam s'était donné des jambes d'athlète trop puissantes. Il a disparu dans l'immensité du monde.

Le flic n'avait pris aucune note. Il a ouvert la bouche après avoir écouté d'un air tranquille. Il n'y avait pas de carburant dans le véhicule de service. Il n'y avait pas assez de flics pour l'accompagner dans ce quartier sombre. Il n'y avait pas de dessinateur pour tirer un portrait-robot du fugitif. Il était désolé. Il y avait d'autres dossiers plus urgents, plus sérieux.

De longs mois durant, l'histoire de la violée se fixa sur les langues. On la montrait du doigt. On crachait à son passage. Elle oublia la fac et se planqua chez une amie d'enfance. Elle s'était donné un statut de morte. On dut s'y prendre mille et une fois pour qu'elle donne de son sang. Elle n'est revenue à la vie qu'après son test de dépistage : elle n'avait pas chopé le sida. Cependant, son rêve de devenir médecin fut castré net. En se donnant un long temps de refuge chez l'amie, elle s'était fermée pour de bon les portes de l'université : elle fut renvoyée. Elle passa des concours professionnels. Elle se trouva un emploi d'infirmière au centre hospitalier universitaire. Elle offrit sa beauté à un informaticien. Il lui passa la bague trois ans après.

Peu après son mariage, Denise vit une photo dans un journal. Sa mémoire se dressa. Un salaud de la pire espèce. Il a été bousillé par la foule dans un marché. Il était connu dans le milieu de la pègre pour promener son sexe dans la vie des femmes, disait l'article. Deux de ses victimes l'ont reconnu. Il était pris. Il a imploré Dieu de son âme la plus sincère. On lui mit comme collier quatre pneus. Il y eut du pétrole et une allumette. Les pompes funèbres appelées pour l'occasion sont reparties sans presque rien emporter de lui.

* * *

Peu de temps après avoir reçu l'appel téléphonique, Denise est là. Elle est à bout de souffle. Le téléphone l'a réveillée. Elle faisait passer dans son lit sa fatigue chopée au CHU après sa nuit de garde. Elle a pris la première tenue à portée de main. Le chauffeur a écrasé l'accélérateur. « Mon taxi ne pouvait plus avancer à cause d'un embouteillage non loin d'ici. J'ai donc pris l'avion-par-terre¹⁴ car il y avait urgence. Je suis essoufflée, mais cela importe peu », lance-t-elle. Abiba n'attend pas qu'elle prenne place dans l'un des fauteuils. Elle lui parle avec des mots cernés de sanglots. Elle remplit les oreilles enragées de cette amie des mots du drame. Il faut se dépêcher d'aller à l'hôpital, dit-elle.

Les trois femmes sortent. Elles poussent les portes du CHU. Elles passent deux heures auprès des médecins. Elles ne voient pas d'assistante sociale. Il n'y en a pas. Elles sortent. Elles se pointent au commissariat.

Elles patientent un long moment. Les flics ne sont pas en place. Ils sont sous un arbre. Ils se disputent la beauté de vendeuses d'oranges. Elles les interpellent à deux reprises après avoir regardé l'horloge du commissariat. « On arrive », répond le plus gros du groupe sans s'éloigner des vendeuses. C'est qu'il a des yeux faits pour se balader sur les contours des jeunes commerçantes. Il devine la fermeté des seins sous leurs corsages. Il en salive. Il écrase une orange sur ses lèvres. Il y a belle lurette que la jeunesse a déserté le corps de ses deux épouses. Avec elles, il s'est donné onze gosses en peu de temps. Cela a eu pour effet d'aplatir leurs seins et de faire d'elles des femmes

désormais passées à côté de toute beauté. Il lui plairait bien de tenir dans sa paume colossale les petites formes arrondies.

Il faut aux acheteurs de longues minutes pour épuiser la conversation avec les commerçantes. Il y a des échanges d'argent et de sachets contenant des oranges. Il y a des échanges de numéros de téléphone. Il y a des mots insistants pour qu'elles reviennent, à l'heure de la descente, à dix-huit heures tapantes.

Les flics sont maintenant à leur poste. Ils ont le visage froissé. Ils soupçonnent ces emmerdeuses de jeunes filles aux cheveux défaits d'avoir eu une sortie trop arrosée qui a viré de bord. Denise ouvre la bouche. Elle s'adresse au gros, le plus gradé. C'est un sergent-chef. Il a une calvitie prononcée, le ventre fort bedonnant, la barbe fournie. Denise a des phrases rapides. Des phrases mal vêtues aussi. Sa tête chauffe. Elle a en mémoire le drame de sa propre boue intérieure. Abiba la bouscule, se met face au gros et pose elle aussi ses mots. Elle décrit la présence de l'ombre, parle des cris gondolés par la peur, maudit l'épine sauvage qui s'enfonce, maudit le corps marqué au chalumeau, maudit le sang qui coule à côté d'une jouissance mâle... Le flic gribouille des notes. Il ne pose aucune question.

Quand Abiba s'arrête, le flic prend la parole. Il ne peut se rendre dans le quartier niché sur le flanc de la colline, à l'arrière de la ville, pour inspecter le domicile de la victime. Il n'y a pas de carburant dans la voiture de service. Ce sera pour une autre fois.

Abiba pose son sac sur le comptoir sale. Elle l'ouvre. Elle en sort deux billets. Les mains agiles du flic les glissent dans une poche. Il ajuste sa tenue, se met une casquette sur la tête dégarnie.

Il faut partir. « Merde ! », lâche-t-il. Il vient de se souvenir d'un détail important : le véhicule du commissariat est en panne. Les filles ont le souffle coupé. « J'ai ma voiture ! », fait savoir Abiba. Le flic porte la main à sa barbe. Sa voix est ferme : « Négatif, madame ! l'utilisation des voitures des particuliers, ce n'est pas autorisé. Et puis, il y a plein de dossiers à traiter. La plainte est enregistrée, c'est le plus important ! »

Les filles sont assommées par cette voix de colosse. Elles remontent en voiture. Pour faire passer sa rage, Abiba fait ronfler longuement le moteur puis lance son bolide.

Une dizaine de minutes plus tard, Abiba est de retour. Elle est là pour ses billets. Son flic joue aux dames sous un arbre, avec des copains. Il a le dos tourné. Il a surtout le verbe haut. Il parle de trois filles au corps tarifé venues porter plainte, juste pour l'enquiquiner, alors qu'il a des tonnes de dossiers à traiter. De vrais dossiers, pardi ! Il maudit les pétasses dont le corps ne supporte pas les habits décents, qui affichent leurs cuisses et qui viennent porter des plaintes injustes contre les hommes. Il parle des femmes d'ici, aux lèvres pleines de vernis, qui s'offrent des cœurs d'hommes pour répondre à la mode des féministes. Il rythme ses propos de jurons corsés.

Abiba s'approche de lui. Elle pose une main froide sur le damier. Le flic constate sa présence. Un rictus se cramponne à son visage. Elle ouvre la main. Il bafouille quelques mots. Il laisse s'échapper un soupir. Sa barbe est noire de rage. Sa poche s'ouvre. La femme se saisit des billets. Elle le toise. De ses lèvres rapides, elle lui dit des mots faits de métal. Elle repart. Elle a un pleur affamé dans les yeux. Elle s'en veut d'avoir emmené la blessée dans ce coin à salauds.

Le flic a la bouche bée. Il la regarde partir. Il y a dans son regard un mépris pareil à un pet. Il ne doit pas perdre la face. Il est offusqué. Il prend Dieu à témoin. Il lève la main. Il n'est d'autre destin pour une main d'homme que de se lever. Pour frapper. Il l'aurait menée à la cravache, la dévergoncée ! Ce n'est pas sa faute à lui si son amie et toutes les autres ont reçu des sexes qu'elles disent non désirés. Il fulmine contre cette fille impolie qui le prend pour n'importe qui. Il a des filles de son âge à l'éducation polie. Il en veut encore aux temps qui ont changé, à cette jeunesse née dans le rouge à lèvres, dans l'alcool et dans la cigarette qui ne respecte plus rien, qui ne respecte pas les anciens, qui n'a d'yeux que pour les sous mal acquis. Sa main menace mille fois. Ses copains tentent de le calmer. L'entreprise n'est pas aisée. Le flic a la chair fort épaisse et la colère bien plantée dans le corps.

Le commissaire Bédou, le chef des lieux, est de passage. Il demande :

— Oussama, que se passe-t-il ? Tu as l'air bien soucieux...

— Ce n'est rien, chef. C'est juste une habituée des bordels qui m'a provoqué. Je l'ai sommée de retourner dans ses ruelles à sexe. Elle ne remettra pas les pieds ici avant longtemps !

— Laisse tomber cette affaire... Il y a une urgence. Prends les clés de la voiture. Prends trois éléments. Ramenez-moi le nouveau vendeur de friperie, celui qui a le camion bleu. Il saura qu'on ne se moque pas de ma femme de la sorte !

* * *

Chez Abiba, le deuil est dans les corps. Les filles déplient à grandes voix leurs pleurs. Lorsque le calme revient un tout petit peu, l'hôte décide d'héberger la victime pour très longtemps. Elle le lui avait proposé depuis le décès de sa mère. Son amie n'avait pas voulu. Elle devait y vivre un moment, en souvenir de sa mère. Elle ressentait en ce lieu comme la présence de sa mère. « Désormais, tu n'y retourneras pas. J'appellerai ton cousin. On trouvera une solution. Je n'aurais jamais dû te laisser vivre là-bas depuis le décès de maman. »

« Maman », c'est ainsi qu'Abiba appelait la mère. Elle se souvient des petites enveloppes que glissait son amie à la vendeuse. Elle revoit les cadeaux précieux qu'elle lui apportait. Elle revoit Abiba cacher ses cigarettes, pour que

sa mère ne les voit pas. Elle la revoit en train de manger avec gourmandise l'*attiéké*, ce repas à base de semoule de manioc qu'aimait cuisiner sa mère. Elle entend la vendeuse faire des prières pour la réussite scolaire de « ses filles jumelles ». Elle revisite sa vie. Elle se revoit sous cet orage porteur de boue. Elle se voit engloutie par des pleurs majuscules.

Des jours durant, ses sommeils sont terribles. Elle se réveille en sursaut. Elle se réfugie dans les bras de son amie. Des démons étirent ses nuits sauvages jusqu'à la blancheur du jour. Le soutien de Denise lui est agréable. L'ancienne victime se plie en quatre pour remettre à flot l'infortunée. Elle lui donne des calmants. Elle la soigne de ses mots apaisants, de sa présence précieuse. La blessée retrouve lentement un calme intérieur. La blessée se sent repartir. La blessée peut appeler Pierre, son petit ami de fac, celui avec qui elle échange des mots vêtus de roses et des baisers.

L'étudiant en droit fixe son corps à la Mohamed Ali devant l'appartement. Il ajuste son vêtement. Il se met un petit parfum. Il enfonce le bouton de la sonnerie. La porte s'ouvre. Elle est là, devant lui. Elle a perdu du poids. Elle a le regard bas. Elle a les cheveux peu soignés. Il entre et pousse sa voix : « Tu as disparu de la circulation. Tu ne vas plus aux cours. Tu as rendu muet ton portable. Tu sais pourtant l'amour qui mêle nos cœurs... »

Elle lui répond par un silence pesant. Elle a besoin de courage pour rassembler ses mots. Elle a besoin de béquilles pour soutenir ses lèvres appelées à dire l'indicible. Elle inspire profondément. Elle fait pousser en elle le courage. Elle lève les yeux. Elle le regarde. Elle se met à parler d'un ton monocorde. Sa voix raconte ce temps crevé par une présence sauvage. Sa voix remonte l'histoire sombre de la boue entrée par effraction. Sa voix parle d'un corps défoncé par une boue vorace. Pierre écoute. Il l'enferme dans ses bras. Elle est rassurée. Il repart longtemps après.

Deux semaines après son départ, il ne l'a toujours pas appelée. Elle ne peut plus le joindre. Ses numéros de téléphone ne passent pas. Pierre est de bonne éducation, se rassure-t-elle. Abiba veut en avoir le cœur net. Elle fait le guet. Elle finit par retrouver le copain silencieux. « Je ne peux plus continuer avec elle. On me rira au nez, putain ! Dis-lui de me laisser tomber ! Elle se trouvera un autre cœur. » Il lui tourne le dos. Il se casse, sans honte, un sifflotement posé sur les lèvres.

Abiba ne peut bouger. Elle n'a plus de jambes. Elle n'a plus son cœur. Sa mémoire lui remet à hauteur d'oreilles la voix de Pierre. L'enfoiré. Il a osé la plaquer en ces moments terribles ! Non, elle ne veut plus avoir d'oreilles. Non, elle n'a plus d'oreilles. Pierre les lui a arrachées de sa voix coupante. Une amie s'approche. Ses bras feutrés l'accueillent. Elle pose ses larmes monumentales dans le creux de son épaule. Elle est reconduite chez elle. Des cachets. Les profondeurs du lit. Il lui faut faire reposer sa tête pleine de la

présence monstrueuse de cette pierre.

À la tombée de la nuit, elle se réveille. La télé est allumée. La table est mise. Elle saisit un verre d'alcool. « Pierre est un goujat : il a fait mourir l'amour qu'il te porte. Tire un trait sur son visage ! » crache-t-elle. Elle reprend les mots entendus. Elle imite la gestuelle et la voix de l'enfoiré. Son interlocutrice baisse les yeux. Son monde intérieur bascule une fois encore. Pierre a osé. Pierre qui sait lui donner le sourire. Pierre qui fait vivre son cœur. Pierre qui lui offre des baisers. Pierre s'est refusé à maintenir à flot son amour. Pierre a osé. Pierre a osé poser l'amour qu'il lui porte sur la lame d'un rasoir !

Ses rêves de femme saignent abondamment. Elle se laisse tomber, vaincue par la douleur. Abiba passe un bref coup de fil à l'amie commune. Moins d'une demi-heure après, Denise est là. Elle parle de la boue fâcheuse qui a crevé sa vie. Elle parle du manque de courage qui l'a maintenue loin de la fac. Elle parle de l'amour qui, avec le temps, a repoussé en elle. De son mariage avec un homme superbe. De la main de Dieu dans le destin de chacun. De la beauté de la blessée. De l'amour qui attend sur son chemin. De la présence d'autres hommes pour demain, pour son cœur. De la force d'épouser demain.

La victime écoute. Elle promet de ne pas sombrer. Elle passera le mauvais cap. Elle se donnera des muscles pour vaincre sa boue. Pour humer l'air du dehors à pleins poumons. Elle affrontera les regards dans la rue. Elle promènera son corps devant les hauts miroirs. Elle retrouvera de l'énergie pour ses études. Elle regardera le ballet des oiseaux dans le ciel. Elle sortira cette nuit. Elle a envie de posséder la ville. Ses amies partagent son idée. Elles sortiront toutes les trois, pour posséder la ville.

Abiba passe un coup de fil à son adorable papa. Il l'invite à ouvrir une enveloppe posée dans un tiroir. Elle prend des clés dans le cendrier. Une voiture démarre. Les filles chantent. Elles passent prendre deux hommes comme le leur a recommandé le père. La voiture repart. La ville est sous leurs roues. Le groupe passe en revue les points chauds. Il rentrera bien tard, ce soir-là.

Abiba et Denise sont contentes. Elles ont pu placer de bonnes béquilles sous le cœur de la victime. Leur amie s'est remise debout. Elle est heureuse de retrouver le chemin de l'université. Elle passe de longs moments à la bibliothèque pour refaire son retard. Elle passe du temps dans les salons de beauté. Elle vainc sa peur paralysante des miroirs.

Cette joie de revivre est malheureusement brève. Denise, ce jour-là, a le visage froissé d'un bouledogue. Le sommeil peine à s'installer en elle. Le ciel semble lui être tombé sur la tête. Elle appelle Abiba. Il lui faut une demi-heure pour retrouver son interlocutrice. Elle tient une grande enveloppe médicale. Elle ne veut pas s'asseoir. Elle s'assure que personne n'écoute. Elle fouille dans la douche. Elle s'assure que la porte d'entrée est fermée à clé. Elle

approche ses lèvres. Sa voix creusée par l'effroi est à peine audible. Elle met ses mots secrets dans les oreilles d'Abiba. Elles se tiennent toutes les deux la tête. C'est vachement grave.

Peu de temps après, la sonnerie retentit. On ouvre la porte. « Je suis pleine de joie, les filles ! J'ai eu d'intéressantes notes aux dernières compositions ! L'une de mes copies a été lue à l'ensemble de la classe ! Waoouu ! » L'étudiante remise à flot se met à danser. Ne recevant pas d'écho à l'élan de son cœur, elle stoppe sa danse. Elle fouille dans le visage de ses amies. Elles n'ont pas la mine heureuse. « Que se passe-t-il ? », bégaye-t-elle. Il lui est demandé de s'asseoir. On lui tient la main. On balbutie. On dit que le traitement pour prévenir toute grossesse après l'entrée de la boue dans son corps a marché. Il n'y a donc pas d'enfant à l'horizon. On lui offre de gros sanglots. C'est grave. C'est vraiment grave. Les examens de santé ne sont pas bons sur d'autres plans. On parle de maladie honteuse, du sida. On dit que les tests sont formels. Les filles se couvrent d'un pleur gigantesque.

Il faut pourtant réfléchir. Il y a forcément une solution. Il y a forcément des solutions pour ces cas d'injustice. Abiba prend le téléphone. Sa voix est trouée. Elle parle avec peine. Son père, directeur financier de la première entreprise de téléphonie et homme politique de premier plan, est au bout du fil. Il a des mots d'apaisement. Il ne veut pas que sa fille s'abîme dans le désespoir. Il ne veut pas que la victime, « la sœur jumelle de sa fille », s'enfonce dans une vie située en deçà du sommeil. Il se mettra à la disposition du groupe. Il a un carnet d'adresses fourni. Il mettra la main à la poche.

Abiba est réconfortée. Ce n'est pas le cas de la victime. La malheureuse est cassée. Elle a une immense envie de hurler, mais n'a plus de biceps dans la gorge pour pousser loin sa voix. Elle ferme les yeux. Elle maudit son corps brûlé au feu de la honte. Son corps cousu au sida, par un temps crevé. Toutes ses lumières intérieures s'éteignent. Elle n'a plus goût à rien. Elle marche avec sur la tête une chape de plomb. Elle maigrit. Elle prend la pente menant à la mort. Elle est comme un zombie. Il lui est conseillé de rencontrer des hommes de Dieu. Les séances de prières infinies se terminent par des quêtes bien particulières. À elle, il est demandé de mettre dans la corbeille des billets, beaucoup de billets de banque. Dieu, lui dit-on, pourvoira à ses besoins de quietude, au centuple.

À la fac, les étudiants se murmurent son histoire tourmentée. On en rajoute. Elle avait une vie peu lisse sous son air d'enfant de chœur. Elle rôtiissait le balai les nuits, pour permettre à la vendeuse de *cracro* et d'*aloco* brisée par la maladie de payer son loyer et de remplir la marmite quotidienne. À l'heure de la sieste ou à la descente des classes, elle faisait tarifier ses notes de classe dans l'exiguïté des bureaux des profs. Il se dit aussi qu'un vigile de l'université jure l'avoir surprise dévêtue par quatre fois pour des parties de sexe furtives. Elle lui avait glissé chaque fois des billets de banque neufs pour que sa bouche ne parle pas. Son Mohamed Ali de copain, le plus beau, le plus grand, le plus fort, celui qui nage dans la bonne éducation, ne pouvait

supporter la légèreté de ses jambes, apprend-on. Il l'a alors plaquée contre le mur devant l'un de ses amants, lui a vomi son dégoût d'une voix gutturale. Pour bien faire les choses, il a changé ses numéros de téléphone pour ne plus être relié à elle.

Avec dédain, les doigts des étudiants sont pointés dans sa direction. On évite de s'asseoir à ses côtés. C'est qu'elle est porteuse du virus honteux, celui qu'on attrape dans les bordels du quartier situé à flanc de colline, à l'arrière de la ville. Son front est marqué au crachat des damnés que les grandes eaux ne sauraient laver. Elle n'en peut plus. Elle n'a plus d'épaules pour tenir sa tête grossie par la peine. Elle ne veut plus lutter contre toutes ces méchancetés, contre toutes ces épines folles qui lacèrent son cœur et fusillent son âme. Elle n'a de lèvres que pour le silence. Elle fait parler les silences qui sont emplis de son deuil.

Abiba a peur. Elle doit faire partir son amie loin de ce monde de fous. En Occident, la victime se donnera un air neuf. Et puis, il y a d'importantes avancées dans les recherches sur la maladie honteuse. Un copain du lycée avec qui elle a partagé ses premières cigarettes et des baisers appuyés est établi à Paris. Il travaille en qualité de médecin dans un hôpital public. Elle lui passe un coup de fil. Il lui propose de faire venir la victime. Il est optimiste. Elle sera bien traitée. De nombreuses victimes de la maladie honteuse y vivent le front haut, comme des gens ordinaires, sans que l'on ait à cracher à leur passage. Ils ont des soins qui rendent leur vie beaucoup plus longue que celle des gens de l'arrière-ville.

Denise parle d'argent, de beaucoup d'argent. Abiba la rassure. Son père, l'important Jules Zarre, a une poche profonde. Il prendra en charge l'essentiel des dépenses. Et puis, la sœur de son père, Tante Éva, est en banlieue parisienne. Elle a un cœur plein d'amour. Elle a un emploi de chorégraphe dans un centre pour la jeunesse. Elle vit avec un mari tranquille dans une maison peu bavarde car son corps n'a pu faire d'enfant. Elle aura la jumelle de sa nièce pour enfant.

Un mois après, l'aéroport accueille une voyageuse et un petit groupe d'accompagnateurs. Denise et Abiba ne supportent pas de se séparer de leur amie. Elles ont le cœur mutilé. Leur peine semble atteindre le ciel. Les passants les regardent avec étonnement. La voyageuse n'est pas en reste. Ses yeux ont disparu sous ses larmes rouges. Elle est inclinée par des cris qu'elle étouffe dans un mouchoir. Les haut-parleurs annoncent le départ. Elle ne veut pas lâcher les mains amies. Ces mains sont une partie d'elle. Ces mains ont creusé le nouveau chemin qu'elle va emprunter. Il faut pourtant se séparer. Il faut partir. Il lui faut partir, pour faire mourir la boue en elle et se donner un nouveau destin. Le père ne sait comment venir à bout des douleurs que mêlent les filles.

L'avion s'est envolé. Le père raccompagne Abiba et Denise. La voiture peine à avancer. Une pluie terrible agite la ville. Les éclairs font un ballet dans le ciel. Les embouteillages sont présents. Personne ne dit mot durant le trajet. La voiture s'arrête devant une maison modeste. Denise met le pied à terre. Son informaticien de mari l'attend, un parapluie en main. La voiture sort du quartier situé avant la colline. Elle repart en direction du centre-ville. Elle se gare dans un parking bien tenu. Des mains aident à sortir des affaires. Des parapluies protègent la fille et le père. Une main plonge dans une poche. Des mains se tendent, prennent les pièces. Les vigiles s'éloignent, heureux.

Abiba est dans l'appartement. Elle se déchausse. Elle se sert un whisky sec. Elle a le regard vide. Elle écrase sa tristesse et sa fatigue dans un fauteuil. Il y a un paquet de cigarettes sur la table basse. Elle s'en allume une. Elle en tire de longues bouffées. Ses lèvres et son nez deviennent des cheminées. Sous ses yeux fermés défilent les images de son amie. Sa plus-que-sœur reprendra goût à la vie. Son corps retrouvera la quiétude à laquelle il a droit.

Son père la rejoint dans la salle de séjour. Il est crevé. Il enfonce sa fatigue dans l'un des fauteuils douilllets. Son regard se pose avec tendresse sur sa fille qui s'oublie dans la fumée. Il sait qu'elle ne souhaite pas parler. Sa main s'empare d'une télécommande. L'écran de la télévision s'illumine. Il y a une émission bien curieuse. Le père croit rêver. Il écarquille les yeux à se les sortir des orbites. Il appuie sur la télécommande. Le son emplît la salle. Il est question d'un avion. Il est question de feu. Il est question de morts.

Abiba sort de sa torpeur. Elle fait un bond. Son verre part contre le sol. La peur se cramponne dans ses yeux. Les mots se gondolent dans sa bouche. La voix du journaliste est coupante. Elle croit saigner des oreilles. La quiétude du pays a été mutilée. Un avion en partance pour la France a été la cible de criminels. Cela s'est passé cette nuit, par un temps défoncé. Des poseurs de bombe ont revendiqué l'attentat. L'avion a dégagé une lumière vive pareille à celle des éclairs, puis a piqué du nez. Il a tracé une longue raie de lumière comme un chalumeau dans le ciel noir. Il a fait un bruit effrayant pareil à celui du tonnerre. Les débris de l'appareil ont été repérés par les satellites. L'accès à la zone est difficile. Les coulées de boue dues aux fortes pluies limitent l'avancée des secours. Dans le ciel, le tonnerre continue de faire entendre sa voix mâle.

Les auteurs

Awaba, née en 1980, est ivoiro-sénégalaise et vit à Abidjan. Elle est la fondatrice de l'agence d'accueil Smile Sénégal. Mannequin, concepteur rédacteur publicitaire pendant sept ans, elle travaille dans la communication depuis douze ans. Elle a publié son premier recueil de nouvelles, *Affres, hics d'aujourd'hui*, en 2013 aux Nouvelles Éditions Ivoiriennes.

Tanella Boni, née à Abidjan en 1954, est poète, romancière, philosophe. Docteur ès lettres de Paris-IV la Sorbonne, elle est professeure des universités. Elle mène de front un travail de recherche universitaire en philosophie et sciences humaines et une carrière d'écrivaine. Son œuvre comprend une dizaine de recueils de poésie parmi lesquels *Chaque Jour l'espérance* (l'Harmattan, 2002) et *L'avenir a rendez-vous avec l'aube* (Vents d'ailleurs, 2011); des nouvelles et des romans dont *Les nègres n'iront jamais au paradis* (Le Serpent à plumes, 2006); de la littérature jeunesse dont *Miriam Makeba, une voix pour la liberté* (À dos d'âne, 2009); des essais : *Que vivent les femmes d'Afrique ?* (Panama, 2008, nouvelle édition Karthala 2011). Elle a reçu le prix Ahmadou-Kourouma en 2005 pour *Matins de couvre-feu* (Le Serpent à plumes) et le prix international de poésie Antonio-Viccaro en 2009 pour l'ensemble de son œuvre poétique.

Peintre, illustratrice, auteure de livres pour les enfants et conteuse, **Muriel Diallo** est née en 1967 à Boundiali en Côte d'Ivoire. Elle est l'un des grands noms de la littérature africaine de jeunesse. Depuis les années 1990, elle n'a pas cessé d'écrire et d'illustrer, mettant en images également des textes d'autres auteurs, chez plusieurs éditeurs d'Afrique (CEDA, Les Classiques ivoiriens, Ruisseaux d'Afrique...) et de France (Vents d'ailleurs et L'Harmattan). Elle a reçu le prix Saint-Exupéry-Valeurs Jeunesse 2012 pour son œuvre.

Né en 1958, **Venance Konan** est un romancier et un journaliste. Ses talents de journaliste lui ont valu d'être récompensé à plusieurs reprises par le prestigieux prix Ebony et il a rencontré un grand succès littéraire grâce à son

best-seller *Les Prisonniers de la haine* (Nouvelles Éditions ivoiriennes, 2003). Il publie régulièrement des recueils de nouvelles (*Robert et les catapila*, 2005), des recueils de chroniques (*Nègreries*, 2007), des romans (*Le Rebelle et le Camarade Président*, 2012) et sa biographie *Edme Kodjo, un homme, un destin* (2012) lui a valu le Grand-Prix littéraire d'Afrique noire. Engagé politiquement, il a été nommé directeur général du groupe Fraternité Matin en 2011 après l'accession d'Alassane Ouattara à la présidence de la Côte d'Ivoire.

Henri N'koumo est né en 1965 à Bingerville, dans la banlieue d'Abidjan. Après une formation dans les Lettres et les Arts à l'université de Cocody, il exerce comme critique littéraire et critique d'art à *Fraternité Matin*, le principal quotidien de Côte d'Ivoire. En 1990, il est l'un des lauréats du concours international de nouvelles de la radio Africa n° 1 pour sa nouvelle « M'amante ». En 2009, il co-publie avec un ami, le journaliste Azo Vauguy, un livre de poésie à deux voix portant sur la longue crise politique ivoirienne : *Zakwato / Morsures d'Eburnie* (Abidjan, Vallesse). Il est actuellement directeur du livre et de la lecture au ministère de la Culture de Côte d'Ivoire.

Régina Yaou est née en 1955 à Dabou. Lauréate en 1976 du concours organisé l'année précédente par les Nouvelles Éditions Africaines pour sa nouvelle « La Citadine », elle publie son premier roman en 1982, *Lezou Marie ou les écueils de la vie* (NEA). Avec une trentaine de publications, principalement des romans, dont *La révolte d'Affiba* (NEA, 1985), *Aihui Anka* (NEA, 1988), *Le prix de la révolte* (NEI, 1997), *L'indésirable* (CEDA, 2001), *Opération fournaise* (NEI, 2012) et *Les germes de la mort 1, 2 & 3* (NEI, 2013), elle se présente aujourd'hui comme un des auteurs les plus appréciés de son pays.

